

Journées professionnelles d'Avignon / 16^e édition

10, 11 et 12 juillet 2019

Conservatoire du Grand Avignon

3 rue du Général Leclerc 84000 Avignon

Le théâtre – un devoir de prophétie ?

textes
De
MARION AUBERT

CABARET ATELIER

1.

- Avoue.
- Quoi ? Quoi « avoue » ?
- T'as pensé à lui.
- Qui « lui » ?
- C'est lui qui revient.
- Qui ??
- Si on dit « héros sans réfléchir actualité 18 », c'est lui qui revient.
- Hum ?
- Quand tu penses « un héros français », si tu te creuses un peu la tête, ou plutôt, si tu ne te la creuses pas, comme ça, crac, sans réfléchir, c'est lui qui ressort. *Temps*. En uniforme. *Temps*. Tout prêt. *Temps*. Avec le képi. *Temps*. Et puis, Goussama aussi.
- Qui ?
- Euh... Attends. *Elle vérifie*. Gassama. « Ce matin, Macron a accueilli en grande pompe Mamadou Gassama, ce jeune originaire du Mali, sans papiers, qui a sauvé un enfant ce samedi. »
- T'as la mémoire raciste.
- Quoi ? *Temps*. Non mais y a une polémique autour de Mamadou.
- Tu l'appelles par son prénom maintenant ?
- Ben oui. *Temps*. Comme Achille.
- Temps*.
- Et des femmes ? Ça te vient ? Des femmes françaises ? Des héroïnes ?
- Quand même, Carole, je l'ai trouvée drôlement courageuse de faire le discours là au festival d'Avignon.
- Qui ?
- Elle a mis sa robe de soie. Et elle y est allée.
- Non mais ça n'a rien à voir avec l'héroïsme. Et puis, personne la connaît, Carole. *Temps*. Tu veux mettre Carole au Panthéon ?
- Non mais elle est vivante, Carole !
- Temps*.
- Donc c'est toujours eux qui te reviennent ? Beltrame, Gassama et Carole ?
- Hum.
- Y a les héros du pays, et ton héroïne à toi ?
- Oui. Enfin. Mon héroïne de l'été.
- Je note « héroïne de l'été ».
- Quoi ? Tu penses quoi ?
- Je pense ça.
- Quoi « ça » ?
- Les femmes, on les oublie souvent à l'automne.
- Bon. On oublie Carole. On la raye ok. C'est plus simple. Donc je note : « Beltrame, Goussama ».
- Gassama.
- Pardon. *Temps*. Quoi ?
- Ça se trouve, y en a, ils ont aussi oublié Beltrame.

2.

- « Le lieutenant colonel Beltrame a fait preuve d'un sang-froid exceptionnel, et a illustré les vertus militaires d'une manière éclatante. » Tu trouves pas que dans un cabaret c'est un peu...

- Quoi ?

- Déplacé.

- Quoi ?

- La France a besoin de se retrouver !

- Hum ?!!

- Ça sert à ça, les héros.

Temps.

- Je sais pas si j'ai le droit de garder Beltrame comme héros. Non mais il est bien. Je l'aime bien. Mais il est un peu...

- Quoi ?

- Ça le fait pas. Pour un cabaret. C'est pas très... Compatible.

- ?

- C'était pas le genre à montrer son cul, Beltrame.

- Qu'est-ce que tu dis ??

- Dans un cabaret... On montre un peu son cul, non ? On dit des idioties. On a la fièvre. Ça piaille. Y a du bruit. Et là, je plombe avec Beltrame. Il faudrait une héroïne de cabaret. Aretha Franklin. Ça aurait de la gueule ça. Mais elle est morte. Y a t-il des héros vivants dans la salle ? Des héros qui peuvent nous aider à tenir la soirée ? Parce que là, on s'enfonce avec Beltrame. Et c'est pas bon du tout. Déjà que dehors, c'est...

- Quoi ?

4.

Bel, bel, Beltrame, ce nom là, c'est une piste, viens, venez, Marcelle, ce soir, c'est cabaret, viens, ma chum, ce soir, tu peux le croire, pour toi, ils sont là, les Zorros, les Robins des bois, incognitos, ils sont là, les héros de mon histoire, viens, ma chum, d'Ulysse à Arnaud Beltrame, de Simone Veil à Simone Weil, à ceux qui confondent les deux, à nos héros de cœur, à l'orage, à la pluie qui nous lave, aux héros qu'on ne connaît même pas, je lève, et lève, et lève mon verre, Marcelle, aux fossés qui nous séparent d'eux, à leur bonté vertigineuse, à leurs folies, à leurs exploits, aux élans qu'ils nous donnent, aux photos sur les tee-shirts, à leur récupération, leur recyclage, leurs mises en fiction, à vous, venus de transatlantique à la nage, buvons, Marcelle, ici, nos héros à nous n'ont rien fait du tout, certains n'ont rien fait de mal, rien, ils ne se sont pas distingués, pas tenus à être au-dessus de la mêlée, c'est un peu vous, un peu moi, ici, nos héros ont des peines de cœur, d'Achille, ils ont surtout le talon, mais d'autres pour vrai, ma chum, sont des héros qui rentrent dans la définition, la vraie, vus, même, à la télévision, oui, peut-être pourrais-je te parler de ces héros là, Marcelle, ces héros de mon été 2018, lorsque je les ai vus courir au sprint, sauter des haies (sauter des haies !!), lancer une perche, quand je vois les muscles de l'estonien Magnus Kirt qui palpitent sous l'aisselle, j'ai le cœur qui bat, Marcelle, je dis ça parce que nous sommes en plein championnat d'athlétisme, les foulées qu'ils ont c'est complètement dément, Marcelle, et la perchiste tu l'as vue ? lorsqu'elle s'élanche sur la piste je crie : « Vas-y, Katerina ! Just do it ! » elle va sauter plus haut, passer la barre, se dépasser, faire quelque chose de beau, courber son corps comme elle ne l'a jamais courbé, défier l'apesanteur, la vitesse, les éléments eux-mêmes, et je saute avec elle, et tourne, et ploie, dans mon salon c'est une fête, Marcelle, le lendemain, quand je fais ma gym, je pense à Katerina, aux aisselles, je dis ça : « Bravo,

bravo pour tout, tout, tout» y a des jours comme ça, Marcelle, tout, je trouve tout extraordinaire, les cheminots, les profs, les infirmières, et même les femmes je te jure, j'en trouve plein des femmes, tiens, quand Oksana Chatcko s'est suicidée il y a trois semaines, le coup que ça m'a fait, les Femen, je sais pas tout ce qu'elles font mais quand même, elles envoient, et pour elles, je voudrais tirer un coup de canon ! et aujourd'hui encore ce jardinier, Dewayne « Lee » Johnson, l'homme qui a fait plier Monsanto, il l'a fait, Marcelle !!!! Bravo gars, pour lui aussi, j'emplis mon verre, oui, Marcelle, il n'est pas français mais quand même il a compté pour moi, fait partie de mon actualité cet été au milieu du pont de Gênes, des prêtres pédophiles, 289 millions de dollars, ha ha ha, il va toucher 289 millions de dollars, tu te rends compte, Marcelle, ça aussi, j'y pense en faisant mes étirements pour pouvoir m'élever, moi aussi, lutter contre mon propre corps, me faire, Marcelle, du cerveau un petit stretching, salut à toi, Dewayne, ces histoires là de David contre Goliath je les aime décidément, je sens bien qu'elles me dopent le cerveau, elles me servent, oui, de contre-venin, je me fais de ces shoots, Marcelle, des shoots aux belles histoires voilà ce que je fais, quand j'étais fillette, je buvais du thé imaginaire à pleines gorgées, et c'était du thé le meilleur, venu de l'Himalaya : « hum c'est trop bon » la forme vient puis suit le fond, le fond du verre, remplis, remplis, Marcelle, ooooh ! nous sommes au cabaret ce soir, illusion power, faisons-nous y croire, faisons-nous y croire que nous y croyons, eh ! Qui va là ? Don Quijote ?! Voilà un héros que j'aime tant, lui qui se bat contre des moulins à vents, à la tienne ! Bienvenue à vous aussi dans le fond ! Etes-vous les héros de ma nuit ? Y en a un comme ça, je me le fictionne, Marcelle, si tu savais, je souris toujours quand je pense à lui, c'est Kéké, salut à toi, Kéké, héros de mes étés, ou Betty quand elle danse, je sais pas, la façon qu'elle a de choper la lumière, et elle boit, et le lendemain, elle tient, ça aussi tu vois, Marcelle, ça me rend dingue, j'admire les gens qui boivent comme ça avec des corps tout petits, voilà, je dis ça, Marcelle, et à tous ceux-là, à toutes icelles, je trinque, Marcelle, de loin, tu les prendrais pour ordinaires mais ils ont un je ne sais quoi, une courbe de ventre, un air, Marcelle, j'admire de toute façon tous ceux qui font des trucs que je ne ferai pas (c'est à dire à peu près tout : changer une ampoule, faire partie du conseil d'école, militer pour le droit des femmes, des noirs, des homosexuels, sauver un otage, se lever pour faire des ménages), à toi qui es venu chercher au fond d'une nuit d'octobre un peu de chaleur, c'est ça, peut-être, une envie de faire des rencontres, - qui n'espère pas des rencontres ? un théâtre ouvert, ça t'a semblé ad hoc, salut à toi, héros en train de venir, je dis ça, Marcelle, pour ce que j'en dis, c'est un peu sous le coup de l'oxygène, tout ce que je prends dans les poumons, faut pas m'arrêter, Marcelle, voilà, si j'arrête, je ne jure pas de moi, peut-être je vais tomber d'un coup, et pas en héroïne je te le dis mais, peut-être, être six minutes, six minutes seulement, belle, belle, belle et conne à la fois, fille de podium, et en plus avec un gang, un gang venu du Nouveau Monde ! ils l'ont fait, ils ont traversé l'Océan Atlantique en solidaires, ils sont venus, applaudissez-les, come on, Marcelle, ou qui que tu sois, oublie ce que tu n'es pas encore, n'as pas su être, that's not too late, ma chum, jamais, il nous reste toujours un temps imparti, dans ta dernière seconde peut-être même, quelque chose dans tes yeux, un panache, un élan, des bras qui s'ouvrent, une main qui se tend, un jeu de mots, une pirouette, dis-toi qu'il n'est pas trop tard et s'il fait si noir dehors, temps, toujours de faire briller la nuit, six minutes, six minutes seulement, à défaut de faire briller nos vies tous les jours, leur donner l'éclat coupant, faire briller la nuit au moins ce soir avant d'envisager la vie non héroïque comme possible, et même, je vais te dire une chose, Marcelle, suffisamment bonne, revoir ses projets à hauteur d'homme, venez, approchez, ce soir, c'est la cabarette heroïca, applaudissez les cabarets girls, Nathalie, Rebecca, Marc-Antoine, Olivier, Fred,

Nathanaël, ce soir, ils se produisent, fait exceptionnel, à la fois pour la toute première, et la toute dernière fois, ce soir *tout contre/contre tout* cabaret politique transatlantique, come on, my chum, si toi aussi tu es un peu down à cause de chais pas trop quoi, du trop plein, du trop creux, de l'automne qui s'en vient, si toi aussi tu t'es plaint un jour du trop d'information, du manque d'information, si tu as dit des lieux communs du genre « c'est le foot et la bouffe qui rassemblent le plus de gens et TF1 et aussi les catastrophes », si toi aussi t'as pensé les mots que tu veux plus voir dans l'actualité c'est « skinhead », « fascisme », « burn out » et « populisme » parce c'est des mots qui sentent, qui commencent à avoir une odeur là, persistante, dans nos rues, comme si seule la survie était possible, mais pas ce soir, « no » you say, « no no no, no way », ce soir, il y a une issue, et tu sais où elle est ? Just here, my chum, les sorties, je les trouve toujours dans vous autres, camarades, nés de la nuit, nul autres que vous autres, eh, quoi ?! c'est grand ton visage, Marcelle, c'est grand tes bras quand ils m'empêchent de tomber, tout va bien, regarde ! t'es en première dans le TGV, et tout le monde est hyper calme sur son portable, donc pas de parallèle entre l'état de la France et celui de mon crâne, rien, no lien, c'est parce que j'ai bu, j'ai trop bu, Marcelle, amie, remplis mon verre, encore un et je va, lève ton verre, lève ton verre si toi aussi tu dis des clichés, lève, lève, lève ton verre, si toi aussi, t'as envie de crier comme ceux qui crient devant le foot t'as vu ça, la façon qu'ils ont de tout lâcher, hurler leur joie, si toi aussi, tu te sens exclue du foot, lève ton verre ! J'ai pensé à ma perchiste, je me suis dit monte la barre toi aussi pour voir ce que ça fait d'écrire un peu plus haut, juste pour le défi, écrire un texte en forme de marathon, il paraît que le cœur des artistes sur scène bat aussi vite que le cœur des athlètes, tente-le, juste pour la beauté du geste, et tant pis si c'est raté, mais au moins risquer la course et dans ce texte je ne sais pas si tu as remarqué, j'ai sauté douze haies, bu l'équivalent imaginaire de douze shot de tequila, pensé une chose et son contraire, lutté contre le découragement, pris mes propres faiblesses pour celles de la contrée entière, eut une brusque envie de régresser, de me nicher contre un homme n'importe lequel, ici, dans l'assemblée, j'ai fait douze petits exercices de reconnaissance, eh, quoi, je me suis proposé de faire ici un acte singulier, exceptionnel (mais quand même dans mes cordes), voilà, en six minutes, je me suis proposé ça, Marcelle, en direct, un défi, (sentir si un geste miraculeux ne pouvait pas sortir de moi à force d'avoir préparé le terrain, de m'être abreuvée d'Achille, Beltrame, Gassama, de rôles modèles, je me suis dit un peu de génie, de leur bonté, va sourdre de moi, je vais en sentir les effets, les bénéfiques, ce mot là, Marcelle) et voilà ce qui m'est venu, tiens-toi bien, Marcelle, il m'est venu de me prendre moi-même en otage, au lieu de sauver une vie, voilà ce que mon cerveau malade a produit, je n'ai pas trouvé meilleure idée que de me prendre moi-même en otage, de me mettre en joue, et de me forcer à parler, et parler, et quelque chose va bien finir par se produire, ça va arriver, le temps aura passé, au moins ça, j'aurai réussi à passer à travers le temps, Marcelle ! je viens de comprendre mon miracle, en ce moment même où j'écris, je n'écris pas, je parle, je suis à la fois ici, et là-bas, et ça, être à la fois dans le temps présent et le temps passé de mon été dans mon lit, hypnotisée par les courses du 10000 mètres, ça, déjà, c'est un exploit, j'étais couchée, estivale, livrée au rythme de l'été, et me voilà automnale sans doute des cheveux blancs me sont venus, des cheveux dont je suis l'autrice, l'autrice malgré moi, ce que je veux dire par là, Marcelle, je ne le sais plus, je cherchais une trame, mes douze travaux, Marcelle, si tu trouves cette histoire tirée par les cheveux n'y vois ici, camarade, qu'une façon de surmonter l'angoisse, une phrase pour un cabaret, un souffle pour un soir, voilà ce que je me propose, et tu vas voir, camarade ma camarade, je ne vais pas respirer, pas ciller des yeux, rien, ce soir, top chrono, six minutes montre en main, six minutes ça va être long faut que je gère la

course, peut-être je peux faire une pause, me loger dans une autre parole, ne jamais ignorer l'aide apportée par les copains, et peut-être faudrait-il en parler ici du devenir héroïque des foules (et de penser pourquoi suis-je ainsi partie seule dans ma course, par quelle peur, et que raconte cette course, et vers qui tu cours, ma pauvre, pourquoi d'un seul coup ce sprint, t'es dingue, je sais pas, c'est cette histoire de héros, ça m'a mis la pression, comme s'il fallait, je sais pas quoi, un truc abstrait, remporter un trophée mais t'es trop conne, tu vas tomber là, pauvre conne, hein hein hein, où j'en étais ? une définition du héros pour Marcelle, un héros en creux, ça, que je dois trouver

5.

la position allongée a ceci de bon qu'elle laisse du temps pour penser, en l'occurrence, pour justifier mon indolence, lui conférer une assise presque mystique, justifier, Marcelle, mon désintérêt pour les héros français, mon effarement quand j'ai constaté que finalement, à la vérité, tout ce qui a fait les grands raouts de mon pays, les matchs de foot, la mort de Johnny, celle de Beltrame apparaissaient comme une toile de fond, des événements auxquels, honnêtement oblige, je n'avais pas prêté grande attention, Marcelle, et j'avais passé 2018 surtout à « tenir bon », j'avais raté tous les héros, Marcelle, les hauts faits, et qui sait à quel point nos vies individuelles ne sont pas abominables, je pourrais aller jusqu'à dire dégradées si à ce moment là j'ai suffisamment bu, je peux basculer dans une humeur noire, Marcelle, et ma définition du héros, je te prie de croire qu'elle ne sera plus du tout la même, tu pourrais même sentir en moi une espèce de haine du héros, une haine des commémorations et des grand-messes, et depuis mon ivresse, Marcelle, je me suis dit c'est un 6 minutes, c'est-à-dire à peu près deux fois deux œufs à la coque, donc tu vois tu pourrais faire cuire un œuf, deux œufs, au moins, deux œufs auront cuit, il ne se sera pas rien passé, si j'échoue à donner une définition possible du héros, à me l'autoformuler, au moins, les mécontents de ma non définition du héros pourront rentrer avec les œufs, ils pourront dire ce soir, j'ai vu deux œufs cuire, voilà où j'en suis, Marcelle, à quel point de déchéance morale j'en suis rendue, et je te prie de ne pas en tirer de conclusion pour la France, pour rien, et sans doute ressortirais-je moi aussi de ce cabaret mi-cuite, rincée, prête à être mangée par la nuit, la nuit terrible qui appartient aux hommes

.....

CABARET ATELIER : questions

Tout contre / contre tout

cabaret (politique?) transatlantique

À partir de mots qui font l'actualité brûlante de chaque côté de l'océan, des réalités, des visions, des vibrations, qui résonnent aussi fort mais s'entendent de manière distincte en France et au Québec, trois binômes d'autrices et d'auteurs issus des deux rives de la grande flaque vont monter au tréteau, se lover dans les phonèmes, écrire des coups de gueule et fabriquer ensemble du verbe, du sens, de la fête.

Vous avez donc 2 devoirs d'écriture :

LE PREMIER

Vous êtes associés en binôme. Je vous donne un mot d'actualité que Marc-Antoine, Caroline et moi avons choisi après réflexion. Vous écrivez chacun de votre côté un texte de 6 minutes sur ce que vous inspire ce mot. L'idée est de l'ancrer dans le Québec ou la France de maintenant maintenant. Mais cela peut prendre la forme que vous voulez. Une fiction, un coup de gueule, un édito, une poésie, une envolée ; ce que vous voulez. Nous ne cherchons pas des thèses mais du théâtre bien sûr!

Chaque mot aura donc son interprétation québécoise et française. Puis quelques jours avant la présentation, lors de la présence des québécois en terre française (entre le 22 et le 25 octobre), vous vous retrouverez pour écrire la 3e interprétation de ce mot : un texte de 6 minutes écrit à 4 mains. Ce sera une écriture rapide et commune entre chaque duo un peu à la façon des bals littéraires.

Puis, je ferai un montage de tout ça (un pré-montage sera fait, ne restera que la 3e partie à inclure).

LE DEUXIÈME

Remplir les listes de mots demandées dans le document ci-joint.

Cela servira à ponctuer le cabaret.

QUESTIONNAIRE D'AUTRICES/D'AUTEURS POUR LE CABARET DU 4^E FESTIVAL DU JAMAIS LU

Voici une liste de questions à laquelle vous pouvez répondre complètement ou partiellement. J'y cherche vos esprits vifs, poétiques, politiques, fictionnels; bref, j'y cherche vos personnalités d'auteurs. Donc pas de censure, on y va librement et follement. Vous pouvez me faire des listes courtes, longues, des notes, des digressions. Je choisirai ensuite ce qui sera le mieux pour ponctuer le cabaret.

Quels mots retrouve-t-on trop souvent dans l'actualité ?

ça monte, monte, monte, Marcelle, *les crans, les offensives, les prix, le carburant, les températures, l'immobilier, la CSG, les prix des gardiens de but, la lèpre en Europe, le fascisme, les extrêmes, les agressions envers les forces de l'ordre*, quelque chose va exploser, je te le dis, Marcelle, *flambée des violences sexuelles en France y compris à Paris, flambée des prix des fruits d'été*, ça reflambe puis ça chute, Marcelle, *la bourse, les coureurs du tour de France, les prisonniers*, ça chute, et puis ça coule, Marcelle, ça joue aussi au yoyo, *le yoyo des températures*, et puis, ça tremble, Marcelle, la terre n'arrête pas de trembler, à Lombok, Hokkaido, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, il y a aussi des *répercussions* : le risque d'un krach financier planétaire est bien réel, c'est écrit, Marcelle, dans *Capital, actualités économiques, bourse&finances*, peut-être ça me perturbe ça, Marcelle, l'actualité comme un manège à sensations, avec vertige, haut-le-cœur, et toi, moi, nous, dedans, boules de flipper

*

Quels mots ne retrouve-t-on pas assez dans l'actualité?

je ne sais pas si c'est un problème de mots, non, non, « les hommes seuls coupables » j'avais envie d'écrire ça, Marcelle, ou plutôt, la difficulté, avec les mots, c'est qu'ils peuvent être vidés de leur substance à force de flambées tu sens plus rien qui flambe, je dis « tu » mais c'est « je » Marcelle, ou peut-être est-ce « nous ? » je ne sais plus quoi faire du mot « violence », du mot « forcené », des fake news et des complots, de ce qui monte, ce qui descend, s'accumule, craque, se répercute, peut-être faudrait-il doser, isoler, juste une catastrophe au milieu de rien, le tsunami ça avait bien marché sur moi, « tsunami » en plein pendant les fêtes de Noël, les attentats bien sûr, surtout les trois premiers, maintenant, moins, Marcelle, je ne sais pas, il n'y a plus cet impact là, un krach de cerveau, voilà ce que ça m'a fait les premières fois, mais cet état permanent de crise je m'y suis habituée, Marcelle, je te dis ça, je réfléchis, peut-être est-ce une question de dramaturgie, peut-être faudrait-il un paysage calme, désert, et soudain, l'évènement, un conseiller dramaturgique aux actualités, ça, peut-être, il faudrait repenser de toute façon la place des dramaturges, ça peut pas aller cette actualité comme ça qui se répète, tout coule, chute, craquèle, et, surtout, il y a toujours le même nombre d'évènements, et ça, c'est suspect, Marcelle, on a en moyenne 68 nouveaux évènements par jour, j'ai compris ça, Marcelle, ce n'est pas l'actualité qui permet de définir l'évènement, mais les journalistes eux-mêmes, et voilà le hic, Marcelle, il y a de moins en moins de journalistes sur le terrain, donc non seulement tu dois booster des évènements si t'en as pas assez, mais en plus tu dois parler de ce que tu ne connais pas, Marcelle, t'y es même pas allé, alors tu fais quoi, dans le speed ? Tu recopies, parfois, tu ne cites pas même tes sources, et la même information se multiplie, partout, même ceux et celles qui produisent énormément de contenu original copient beaucoup, pourquoi ? Parce que les journalistes ne sont pas des supers héros, Marcelle, aujourd'hui, 2/3 de l'actualité qu'on peut lire en ligne relève du copié-collé, et c'est encore ce que je viens de faire aujourd'hui, Marcelle, ces statistiques, là, je les copie-colle, Marcelle, donc fais gaffe à ce que tu lis quand tu me lis, et ça, ça peut créer des désirs d'inactualité

*

Quel(s) événement(s) vous a le plus étonné dans la dernière année?

tout m'étonne tout le temps, tout, tout, je suis étonnée par les orages violents ce matin et en même temps, on nous l'avait bien dit, Marcelle, c'est fini, le climat tempéré, il fera 55 degrés en 2050, 55° ! et attends un peu ce que je viens d'entendre à la télé, Marcelle, en 2025-2030, on pourrait aller hyper vite, l'Hyperloop (un train dans une espèce de tube) permettrait de faire Paris-Limoges en 25 minutes, Marcelle, 25 minutes ! ça, ça m'a complètement étonnée, Marcelle,

étonnée qu'il n'y ait pas eu de gros attentat cette année, en même temps, ça pourrait toujours arriver d'ici le cabaret live il me reste encore des chances de ne pas être étonnée tu vois, parce que là, cette absence de gros attentat en France m'étonne, Marcelle, je m'y étais préparée, je le sens, quelque chose dans mon corps s'y prépare (l'attend?), en même temps, il y en a quand même eu un mais c'était un petit à Trèbes près de chez moi, et là, il y a eu un acte héroïque, Marcelle, et j'en ai été étonnée, saisie par « l'acte héroïque », le « beau geste », pas étonnée de la récupération des médias, étonnée de perdre Aretha Franklin, je croyais que nous l'avions déjà perdue, Marcelle! étonnée de voir une jeune israélienne gagner le 10000 mètres (10000 mètres!) lors des championnats d'Europe à Berlin, à *Berlin*, une jeune *israélienne* (deux mois avant elle était kényane mais elle a eu une histoire d'amour avec son coach), il y a des gens, ils consacrent leur vie à sauter à la perche, courir sur 10000 mètres, lancer des poids, des javelots, sauter des haies, et ça, tu vois, Marcelle, ça, toujours, je trouve ça étonnant, je n'en reviens pas, je n'en reviens jamais de les voir sauter, et courir, et lancer, étonnée d'être félicitée pour la victoire de la France, j'étais en Inde et tout le monde m'a félicitée pour ma victoire au foot, on m'a félicitée personnellement, les visages s'éclairaient: « toi française toi *pouce levé* » j'étais la victoire incarnée, Marcelle, où que j'aille, dans le trou du cul du Kerala, au fin fond des temples du Tamil Nadu avec mes citrons, d'autres fruits parmi les plus beaux et mon morceau de camphre « toi victoire » et toute l'Inde de déposer à mes pieds les offrandes destinées à Shiva, étonnée, Marcelle, quand j'y repense, par la tribune de 100 femmes inquiètes de la libération de la parole, et c'est vrai, finalement, quoi, les frotteurs dans le métro, ça peut-être excitant, je pense au viol de ma grand-mère sur une aire d'autoroute quand elle avait soixante ans et ma mère qui me dit: « et ta tante aussi » étonnant, non? Je pense aux femmes qui tombent, et aux hommes jetés des toits, en Syrie, ah, non, c'était en 2016 - c'est fini? Ça serait déjà fini? Je pense aux orages, Marcelle, à la violence des orages - Qui des orages aux hommes répond à qui?

*

Quel(s) événement(s) contre quelque chose vous a paru particulièrement violent?

*

Définition d'être tout contre?

*

Les mots qui nous amènent à être contre les autres?

par exemple le pont de Gênes vient de s'écrouler t'as envie d'être contre, Marcelle, trouver des responsables, t'es prête à dégainer contre tout, n'importe quoi, le gouvernement, l'architecte, la mafia qui construit les autoroutes tronçon par tronçon - le mouvement 5 étoiles anti grands travaux, t'entends ça, Marcelle, « *moquait la petite fable de l'effondrement du pont* » quand t'entends ça, forcément, t'as une rage, quand tu vois les commentaires sur internet, *grab them by the pussy*, ou des titres comme ça lus ce matin « *Pédophilie : la justice de Pennsylvanie accuse l'Eglise qui a « tout caché* » » je sais pas si c'est le mot ou les guillemets mais ça réveille en moi une envie de tous les buter, les prêtres, une montée d'intolérance, et c'est toute l'Eglise qui prend, les religions, tout, sans discernement, tu vois, Marcelle, une envie de prendre un chainsaw et de tous les châtrer, quoi d'autre? ce matin, à la radio en train de prendre mon petit-déjeuner sur France cul, un « passager » de l'Aquarius me raconte sa sodomie par les passeurs libyens, je sais pas si c'est l'agencement migrants-tartines-sodomie mais forcément, ça me coupe l'appétit, Marcelle, l'appétit de tout, de déjeuner, de croire encore en l'espèce humaine, *enculée de ta race*, on est une espèce complètement dégradée voilà ce qu'il m'arrive de penser quand je mange mes tartines, non pas que la sodomie soit un acte dégradant en soi, putain, Marcelle, ne me fais pas dire ce que je ne dis pas, être taxée d'homophobie de bon matin, Marcelle, non, la sodomie n'est

pas réservée, je ne dis pas ça non plus, Marcelle, tu vois, ça aussi, c'est un truc qui passe pas, l'injustice, tiens, voilà, encore moins qu'on m'impute des intentions qui ne sont pas les miennes, et en plus, de bon matin, ça, ça me fait chier, quoi « putain » ? non je ne t'ai pas traitée de putain, Marcelle, c'est sorti comme ça, un MOC, c'est un MOC, Marcelle, un mot obsessionnel compulsif, oui, tu as raison, je crois que c'est ce mot là, Marcelle : « Aquarius », comme s'il était... trop..., finalement, j'ai juste coupé la radio, puis, nous sommes allés à la mer, avec dans la tête, et le corps, les bateaux, et je ramasse des crabes, voilà ce que je fais, Marcelle, j'ai entendu ça aussi : les « mettre à l'abri d'abus » je ne sais pas si c'est parce qu'il arrive en dernier, par effet de superposition, avec tout le reste, les insultes, les tortures, la disparition de Maëlys pendant un mariage, mais celui-là, ce mot « abus » là, qui dit sans dire, et qui semble contenir en lui tout un tas d'actes infâmes

*

Les mots qui nous amènent à être tout contre les autres?

ce matin, j'ai croisé un noir dans la rue, il était jeune, immense, et je n'arrivais pas à traverser, j'étais au niveau du passage clouté, Marcelle, mais les voitures ne me voyaient pas, ou je ne sais pas, elles ne voulaient pas me voir, prendre en considération mon besoin de traverser, Marcelle, elles poursuivaient leur trajet malgré moi - j'ai pensé « je vais rester là toute ma vie bloquée au carrefour des halles Layssac » et j'avais pourtant des choses à faire, aller chez le docteur, des choses vitales, importantes pour ma santé, Marcelle, j'ai un bouchon d'oreille, il faut que je me fasse déboucher, c'est important, je ne peux pas rester bouchée tout le temps, j'ai été bouchée tout l'été mais maintenant, ça suffit, il faut qu'on me débouche, il faut absolument laisser entrer des trucs, des nouveaux trucs, Marcelle, j'ai dans l'idée que je vais entendre des trucs nouveaux, Marcelle, après ce débouchage, des idées nouvelles vont me pénétrer par l'oreille tu vois, je crois beaucoup en ce canal là, Marcelle, mais là, le cérulyse ne marche pas, j'ai déjà vidé deux flacons, Marcelle, et passé tout l'été la tête penchée à attendre que ça pénètre, « laissez-moi passer putain ! » mais les voitures ne voulaient rien entendre, heureuses, elles, de ne pas être prises par des bouchons, rendues à la fluidité, à leur course, sans prendre garde à moi, bouchée sur le rebord de la route, à un moment j'ai pensé « je ne vais pas y arriver toute seule », à ce moment là, un grand noir est arrivé, il a surgi, c'était l'évènement dans ma vie, ce noir, il avait un corps qui fendait la chaussée, ni une ni deux je me suis accrochée à lui, exactement comme dans le 10000 mètres, je me suis mise tout contre lui, dans son ombre, son élan, son rythme, sa peau, comme ça, profité, dans sa vitesse me suis blottie, secure, perfectly secure, et on a traversé ensemble, on a traversé, Marcelle, tout le monde a ralenti, il a souri de me sentir collée, Marcelle, à moi ! c'est à moi qu'il a souri ! il a compris ma tactique, Marcelle, ça que je voulais te dire, j'ai senti, ça a fait un pshiiit dans mon oreille, pshiiit, après, on est parti chacun dans nos vies, au carrefour des halles Layssac, à Montpellier, où il y a toujours un trafic fou, après, tu me crois ou non, j'ai senti un truc dans mon oreille. C'était mieux. Ça coulait mieux. J'ai pensé « mon héros. Mon héros qui me fait traverser tout. Héros qui me débouche. » Je me suis demandé s'il avait des papiers ou quoi. Des fois que notre histoire puisse avoir autant de retentissement que celle de Mamadou Gassama. (J'ai même pensé c'est lui ! ça se trouve, c'est Mamadou !!). J'ai imaginé Macron vantant son courage et tout. Et puis après j'ai pensé à toutes les merdes qu'il y aurait. Qu'on voudrait le récupérer. Mon héros.

L'AVENIR

L'avenir, il est tout le temps présent, on suffoque, à force, avec l'avenir, toujours ce mot « *l'avenir, l'avenir* » dans toutes les bouches : « Et ton avenir ? Tu penses à ton avenir ? » On te soûle, et te resoûle tout le temps, avec l'avenir, l'après, comment tu vas t'en sortir, t'es même pas rentré, tu dois déjà t'en sortir, même des fois tu sens y a des jeunes, d'autres jeunes, des jeunes inconnus qu'en ont, ou qui pourraient en avoir, et toi, non, ça va te passer à côté, et ça te fait flipper, ça te met dans un état ce mot là, *l'avenir* en gras, même quand tu glandes, tu glandes pas vraiment, tu penses à quoi ? A ton avenir que t'auras pas ! Des fois, quand j'y pense, je me dis : « Y en n'a pas, y en n'a plus, la réserve est épuisée, c'est foutu ! » et je nous imagine tous en tas, foutus, une masse, la masse complètement foutue, au pied du mur, un tas de jeunes, un charnier de jeunes c'est ça qui me vient, des images impossibles dans la tête qui me viennent de nous, les jeunes, la masse de jeunes encombrante, et dont il faudrait se débarrasser, et pourquoi qu'ils nous ont fait, je pense ça, et je tremble, avec le poing même pas levé, et là, je tombe dans une sorte de dépression de jeune, un truc qui te met à terre, et je tremble de partout, je fais une crise de jeune, je suis un jeune en crise de jeune, je me secoue, comme si j'avais des trucs sur le corps, je me dis : « Allez ! T'es jeune ! Zyva ! » Je me booste avec des trucs de jeunes, des musiques de jeunes, je danse, jusqu'à me la faire péter, ma petite cafetière, je reprends du poil de la bête, je suis une jeune bête, un jeune qui en veut, je dis : « Y en a, y en a, y en a toujours eu, y en aura ! » parce que j'ai du mal à me percevoir comme une merde dans le fond, ça colle pas avec l'image que je me fais de moi, une merde, une pauvre merde sans avenir, sans rien, sans emploi, un rien du tout, une moins que rien, du néant, on a du mal à se percevoir comme le néant « ni trou, ni

tas » on pense ça, on veut pas être écrasés, broyés par l'avenir qu'on n'a pas, quand t'y penses, c'est fou d'être broyé par un truc qui n'existe pas, et avec les autres jeunes, on est plein, on se motive, on se dit : « On va pas se laisser prendre nos vies ! » et je pense aux autres, quand je dis les autres, c'est ceux qui sont déjà dans l'avenir, ils ont des enfants, ou une maison, ou même des trucs qu'on voudrait pas mais ils l'ont, et ils ont peur qu'on leur pique alors qu'on n'en a rien à foutre, on dit : « On veut pas prendre la place ! » Le mur, on va prendre le mur, se le manger, je pense à notre avenir, et je le vois, le mur, un putain de mur, on va se prendre un putain de mur les gars, j'ai des images de murs, comme le mur de Berlin tu vois, je suis allée dans le musée du mur de Berlin, et les types, ils passaient par-dessus le mur en montgolfière, y en a même une, elle s'était cachée dans un moteur de voiture, une contorsionniste tu vois, ils traversaient, ils se donnaient les moyens, ils savaient qu'il y avait un ailleurs, des fois, je me dis ça : « Je vais m'évader, il faut qu'on s'évade tous en bande, qu'on organise une grande évasion de jeunes, à tous, on va y arriver, on va sortir la tête de l'eau, on va passer par au-dessus, voir quelque chose de beau, on va se faire la courte échelle, des trucs d'entraide, ça fait rêver, rien que le mot, la grande évasion de jeunes, tous les jeunes qui s'en sortent par le haut, y a pas de raison, on a tous des triples masters, avec tous nos diplômes cousus, on pourrait se faire de grandes ailes de papier, au moins ça, pour la beauté du geste, et même si ça on le sait depuis longtemps que ça sert à que t'chi, tes diplômes, tu peux te les encadrer, les offrir à tes parents, tiens, c'est cadeau, t'es content ? mais on continue parce qu'on est trop cons, on est des jeunes, des jeunes dans un cocon, en transit, et au moins, on sait où ils sont les jeunes dans des amphis pourris avec des gouttes qui tombent, et pas dans les halls d'immeubles à faire de la délinquance juvénile, au moins ceux-là, on les contient, ils sont pas en train de se radicaliser, nous, les jeunes, on pourrait se faire de grandes ailes, et nous envoler, partir, et passer par-dessus le mur, mais par-delà le mur, y a rien, tu sais qu'y a rien, y a même pas un tout petit avenir de rien, et même des fois tu sais ce que je me dis, c'est pas moi, c'est mon grand-père qui me l'a dit, et ça m'a marqué ça tu

vois, on est la dernière génération avec des grands-parents qu'ont connu la guerre, au moins celle d'Algérie, eh bien, tu vois, derrière le mur, ton avenir, c'est le passé, c'est le passé qui va revenir, t'as entendu, ils parlent même de faire revenir le service militaire, c'est ça qu'on va vivre, et même tu sais ce qu'il m'a dit mon grand-père, ça va être pire, ça va être pire ce qu'on va vivre, un passé encore pire que le passé, avec des rats, on va retrouver les rats du passé, et peut-être même des maladies, ouais, ils vont nous mettre des maladies, va y avoir des guerres biochimiques, ouais, ça va être le pire du passé mélangé avec le pire du futur, avec le retour des poux, du typhus, et même des brimades, ouais, des brimades pour nous remettre dans le rang et qu'on soit plus efféminés, il l'a dit, Fillon, on va plus pouvoir être efféminés du tout parce qu'on est une génération qui s'est un peu laissée vivre à penser à son avenir en fumant des pets dans les amphis européens, une génération de branleurs, de racailles, ouais, on est des racailles, des gangs, on est des gangs, et on leur fait peur, et on n'a pas peur, nous, non, on n'a pas peur de rien du tout, j'ai pas peur, moi, qu'est-ce que tu dis parle pour toi pourquoi tu parles pour les autres, j'ai peur, j'ai peur, il parle pour les autres, moi, j'ai un avenir, j'ai un job, qu'est-ce tu me chies, j'ai pas fini mon monologue, mais on s'en fout de ton monologue là, moi j'ai du taf, ouais mais tu te fais chier dans ton taf, il est pourri ton taf, c'est quoi ton taf, tu ramasses des feuilles, eh quoi t'as du mépris pour mon taf, t'as vingt ans et tu te fais chier dans ton taf, t'acceptes de te faire chier dans ton taf, d'être humilié dans ton taf parce que t'as peur de plus l'avoir ton taf qui te fait chier, quoi un taf de merde, t'as même pas de taf, branleur, t'es qu'un jeune branleur, jeune, jeune, alors tu sais ce que je me dis, on va pas trouver des rats de l'autre côté du mur, on va trouver des jeunes comme nous, des jeunes comme nous qui auront cru que l'avenir était là, de notre côté, on leur a dit ça, aux jeunes, alors qu'ici, y a rien, y a juste des vieux qui te hurlent dessus parce que tu vas pas assez vite, qui te disent *avancent gros cul*, qui te traitent comme une merde, ils te disent *le jeune*, ou parce que t'es trop belle, ils te le font payer d'être trop belle, c'est comme si t'étais une sorcière, de l'autre côté du mur, on va trouver des jeunes comme nous, et ils voudront, eux aussi, un peu, échapper à la destruction, et des fois, dans la foule, la masse, t'en verras des hyper beaux, avec de la lumière dans les yeux, des qui n'auront pas enchaîné les stages de merde, les CDD sur CDD, des avec des bombes qui leur pètent dans la gueule, et des mers, en plus des murs déjà traversés, mais avec quand même cette putain de lumière dans les yeux, et je sais pas si on va fraterniser.

Saint-Etienne.

7h50. Le réveil sonne. Pile au même moment, je reçois un texto d'Arnaud.

Bjr Mme Aubert, 1^{er} rdv aujourd'hui à 16h30 (2h conseillées) place Jean Jaurès en quête de lycéens et autres jeunes gens de 17 ans ! Bises et bonne journée !

16h20. On avance vers la place Jean Jaurès. Direct, je repère un groupe de jeunes sur un banc.

Jeune 1. Ferme ta gueule. Non. Ça pue, ce truc.

Ils jouent avec leurs briquets.

Jeune 1. Ça va puer, mec.

Ils toussent.

Jeune 2. Eh oh ! L'autre ! Il crapote !

Je crois que c'est leur première clope ! Ils ont des sucettes dans la bouche ! A mon avis, ils ont treize ans.

Jeune 3. Tu sais c'que j'ai rêvé, cette nuit ? J'étais dans ma BMW, en Ardèche, en train de faire des drifts.

Wikipédia. *Le drift (littéralement « glissade » en français) est un sport automobile dans lequel le pilote contrôle le véhicule pendant qu'il glisse d'un côté vers l'autre sur une piste de course.*

Jeune 3. J'étais peinarde dans ma BMW, et vous, vous étiez tous restés à Sainté, sur la place Jean Jaurès !

Ils rient. Sucent. Crapotent.

Kevin. Tu sais c'qu'elle m'a dit la prof ? Elle m'a dit : « *Je te préviens Kevin, si tu continues à tourner la tête en classe, je vais prévenir ta mère !* » Et tu vas lui dire quoi à ma mère ?

Tu vas lui dire *Kevin, il tourne la tête en classe ?!*

Ils rient.

Kevin. On devait avoir contrôle, j'avais tout préparé, mon antisèche, mes cartouches, tout comme il faut, et là, tu sais c'qu'elle me dit ? « *On ne fait pas le contrôle, Kevin. On le fait dans trois semaines.* » Putain.

Kevin joue avec son briquet.

Kevin. I fait ça, mon clipper. T'entends ?!

Jeune 1. Fais voir !

Jeune 2. Ah ouais !

Jeune 3. C'est d'la merde, les clippers.

Jeune 1. Ouais.

Jeune 2. Ça dure pas deux semaines, les clippers.

Jeune 3. Ouais.

Jeune 1. Ouais.

Kevin. T'as un Zippo, toi ?

Jeune 2. Ouais.

Jeune 3. Il est mortel, ton Zippo.

Jeune 1. Ouais.

Jeune 2. Ouais.

Ils toussent.

Kevin. Il paraît qu'une fois, on a retrouvé un Zippo dans le ventre d'un poisson.

Jeune 1. Ah ouais ?

Kevin. Eh ben, le Zippo, il marchait encore.

Jeune 2. Putain.

Jeune 3. Tu sais qu'mon père il était au snack, vendredi ?

Jeune 1. Ah ouais ?

Jeune 3. Et il nous a vus.

Kevin. Ah ouais ?

Jeune 1. A quelle heure ?

Jeune 3. Vers moins cinq moins dix.

Jeune 1. Ah ouais ?

Jeune 2. Putain.

Ils fument.

Jeune 1. L'autre i m'touche le cul là !

Jeune 3. Ben quoi t'es là !

Ils rient.

La fille. Max ? Tu peux m'rouler une clope ?

Dit la fille.

Max. T'oses me demander ça ?

Dit Max.

La fille. Ben ouais.

Max roule une clope à la fille. Ils rient.

Un prof. Ça bosse !

Un prof passe.

Jeune 1. Ne vous faites pas d'idées, m'sieur ! C'est pas c'que vous croyez !

Ils rient.

Kevin. Bon ben, moi, j'vais chercher un coca chez ma grand-mère.

Je m'assieds par terre. Un groupe de jeunes avec des origines sociales terriblement mixtes traîne près du tramway.

Jeune 1. T'as piné ta mère, Ahmed putain ! Tu l'as niquée, ta mère ! Putain !

Ahmed. Comment tu la trouves, c'te veste ?

Jeune 1. Elle ramasse, mon pote.

Ahmed. Chuis un arabe eh ben quoi j'peux voler comme je veux chuis arabe je vole une veste !

Ils rient.

Ouz. Qu'est-ce que tu fais ?

Putain ! Un jeune me parle !

Marion A. J'écris.

Ouz. T'écris ?

Il a l'air doux. Putain.

Ouz. Viens.

Souvent rêvé d'être emportée par un homme.

Ouz. Je t'emmène.

A tout jamais.

Ouz. Viens. Je t'emmène.

Mais pas là. Pas vraiment lui. Non. Pas toi. Non. Pas là. Shit. Mais bon. C'est le job.

Marion A. Ok.

Je dis.

Marion A. Top là.

Je fais un geste de jeune.

Marion A. Tu vas où ? On s'assoit sur le banc ? Y a un banc avec plein d'soleil ! Du monde ! On peut s'asseoir là avec plein d'monde ! C'est cool là ! Y a plein d'monde ! J'étais là tout à l'heure sur ce banc avec plein d'monde, et c'était vraiment bien pour écrire avec des jeunes et plein d'monde, c'était super tu vois là, avec les crocus, les prunus, ces fleurs violettes, ça s'appelle des prunus, hum ! On est bien ! Les prunus sentent bon dans les bons soirs de février ! Tu vas où là putain ?! Tu vas où ?! Eh oh ! Jeune ! Tu m'emmènes où là ?! Au soleil ! Je veux écrire au soleil !

Ouz. T'inquiète. J'vais pas t'violer.

Marion A. Je m'demande si j'ai vraiment l'air d'une pute. Je sais pas. C'est peut-être mon carnet qui me donne l'air d'une pute. Le jeune me fait une pression légère dans le dos. J'aime pas.

Ouz. Vous fumez ?

Marion A. Tu m'emmènes où ?

Ouz. Vous êtes célibataire ?

Marion A. On va où là ?

Ouz. Il est pas jaloux vot'copain ?

Marion A. De quoi ?

Ouz. De moi !

Marion A. De toi ?!

Ouz. Ben oui ! De nous voir là tous les deux. Marcher sous les prunus mauves de la promenade. T'es hyper mignonne. Et moi ? T'as pas fait d'commentaire ! Tu m'trouves comment ? Hein ? Tu m'trouves comment ?

Marion A. Hardi.

Ouz. Quoi ?

Ouais. Je savais que ça passerait pas *hardi*.

Marion A. Direct.

Je dis ça.

Marion A. T'es direct.

Ouz. Oui. Direct. C'est vrai, ça. Direct, c'est mieux.

Marion A. On va où là ? Eh oh ! Jeune !

Ouz. T'inquiète. C'est un endroit zen. C'est calme. Ça va nous faire discrets.

La rue donne sur des escaliers qui grimpent jusqu'au ciel. Ouaow. C'est hyper beau.

Ouz. Ça te plaît ?

Marion A. Ça va.

Ouz. Je peux avoir un bisou ?

Au loin, je vois les filles qui me suivent.

Ouz. Vous rigolez ? Pourquoi ? Un câlin ? J'ai pas droit ? Pourquoi tu veux pas me faire de câlin ? Pourquoi pas ici ? Ça ferait une petite histoire. Pour ton roman. Même un câlin d'amitié ? Vous aimeriez pas aider quelqu'un qui aurait juste besoin d'un câlin d'amitié ? C'est méchant quand même. Vous recopiez c'que j'parle. C'est méchant. Ils sont avec vous ?

Le jeune homme regarde Sylvine et Marion dans l'escalier.

Marion A. Oui. Elles sont avec moi.

On s'assied.

Ouz. Mes parents sont morts dans un accident d'avion tu sais. A cause des turbulences. Ou peut-être même un sabotage. Ça arrive toujours aux gens qui faut pas. Tu veux toujours pas embrasser ? Ma mère était une femme de foyer. Mon père maçon. Ils ont donné ma p'tite sœur à l'adoption, et moi, j'ai fugué chez mon cousin pour dealer du shit. Tu sais c'que c'est ? Dealer ?

Marion A. Comment tu t'appelles ?

Ouz. Ouz.

Marion A. *Ouz ?*

Ouz. Ouz. On a tous la vie dure, la mienne, elle a pas rigolé ma vie. Elle continue à pas rigoler. J'me suis fait attraper. Alors tu vois. Toi, tu pourrais la faire rigoler, ma vie. Avec tes petites bottines. Qu'est-ce que ça t'coûte franchement ? C'est parce qu'ils sont là ? Tu veux pas m'embrasser parce qu'ils sont là ? T'as honte d'embrasser un dealer de beuh ? T'en veux ? Je peux t'en avoir si tu veux. T'as l'air d'aimer baiser en fumant d'la beuh.

Marion A. Oui. C'est vrai. J'aime bien. Ça fait des formes.

Ouz. Je sais pas.

Dit mon jeune homme.

Ouz. Tu voudrais pas aider quelqu'un qui a jamais baisé ou faire l'amour ? Ça ferait une émotion, dans ton roman.

Marion A. Je ne peux pas, Ouz.

Je dis.

Marion A. Ni t'embrasser. Ni te prendre contre mon cœur. Ni rien. Ni même rien. J'te jure. Je sens bien qu't'as besoin mais j'te jure, c'est mon premier jour de rendez-vous. J'vais être crevée sinon. Tu comprends ?

Ouz. Ok.

Marion A. Désolée hein.

Ouz. Ok. Le jour de la Saint Valentin ! Ils m'ont attrapé le jour de la Saint Valentin. Ça date pas d'loin. Comme j'avais pas d'dossier sur ça, ils m'ont relâché. Chuis passé en tant que consommateur. Mais maintenant, j'dois passer l'école de la deuxième chance. C'est pour les gens qui z'ont raté leur vie. T'en veux ?

Je fume avec Ouz dans l'escalier du crêt de Roc.

Marion A. Dans le passé ouvrier de la ville, plus on montait les escaliers, moins les loyers étaient élevés !

Je dis. On fume, avec Ouz.

Ouz. Autrefois, quand j'étais p'tit, j'rêvais d'être comptable. Parce qu'ils ont tous des costards, et puis une jolie femme. Il est comptable, ton mari ?

Marion A. Tu voudrais pas faire du théâtre avec nous ?

Ouz. Non. J'préfère être calme. Discret. C'est mieux. Et puis, ça donne pas les APL. Ça fait quatre ans qu'j'ai les mêmes chaussures. Elles sont en train d'pourrir. Quatre ans qu'j'fais la même pointure, quatre ans qu'j'ai les mêmes chaussures.

Marion A. Elles sont pas trop abîmées.

Je dis.

Marion A. Ça va.

Ouz. C'est parce que j'fais très attention. J'fais attention à pas trop les froter. C'est parce que chuis un homme. Vous, les femmes, vous vous en foutez. Lorsque j'vais en ville avec, j'fais très attention. Les femmes, elles s'en foutent. Elles savent qu'elles ont un homme qui peut leur acheter des chaussures. Alors, elles les frottent partout, elles s'en foutent. Votre mari, il vous achète bien des chaussures. Tu sais, j'en ai eu un amour, mais y a pas eu d'suite. J'ai jamais eu d'chance. Comme avec toi. Elle voulait pas m'donner la chance en fait. Parce que j'avais pas d'argent. J'avais honte d'aller vers elle et de lui dire. Et toi, je suis venu te le dire. Mon amour. En fait, tu pourrais être ma première chance mais tu vois toi non plus tu m'donnes pas ma chance. J'devrais vous laisser. Y a mon pote qu'appelle. Chuis un peu défracté.

Sylvine. La légère pression qu'il t'a faite dans le dos.

Dit Sylvine.
Sylvine. Je l'ai vue.

Marion G. Je pense qu'il y a des jeunes au chaud au café Jaurès !
Dit Marion. Le café est éclatant. Je commande des bocks ou de la limonade. Y a deux vieux de 23 ans. Sur des écrans géants, MCM pop diffuse des tubes de ma jeunesse.

*

Brest.

Marion A. (...) on descend dans l'antre du Vauban *last night the dj saved my life* c'est beaucoup plus populaire subitement *ils m'entraînent au bout de la nuit* on s'approche de l'enfer *les fantômes de Minuit* le sol tremble, *ils m'entraînent traînent traînent* des jeunes filles soûles m'embrassent :

Jeunes filles. Vous faites partie d'un groupe ? Trop classe !

Marion A. De la viande soûle partout, uniforme et soûle, on me bouscule, ma coupe se renverse, *le bal de la Redoute*, en fait, c'est une sorte de discothèque, je m'installe sur une table sombre tout au fond.

Marion G. Tu bois ?

Marion A. Dit Marion. J'écris, je bois, j'écris, je bois, faut tenir, des points verts sur les corps, c'est chaud, ça tourne, la tête me tourne, allez, faut y aller, les filles dansent avec des pailles fluo, y a des filles déguisées en lapins, des perruques roses, une boule disco. « Je cherche Miossec ! Vous n'auriez pas vu Miossec ? Je devais danser avec lui ! Ou Ben ! » Ben ? Ben ? C'est qui ce Ben ? *J'ai de la peine Ben* oooh ! Pourquoi cette chanson me frotte dans la tête, un vieux regarde son Iphone, qu'est-ce qu'il fout en dancing franchement ? Je vérifie si c'est pas le mien : « Vous n'auriez pas volé mon Iphone hier après-midi ? » *sex machine* de la fumée bleue, bon, allez, je vais me foutre dedans, au milieu, voir si à Brest ça danse différemment *I love rock'n roll* « eh ben non, on est tous bourrés, c'est comme partout ! » je dis, on rit, j'essaie d'être un peu lascive mais franchement, c'est pas gagné, un groupe de filles fait une sorte de danse bretonne *we will we will rock you* un vieux a mis ses baskets, il est à fond *Highway to hell* les femmes portent des bracelets fluos, des sexes fluos, des lèvres fluos, tout est fluo sur la piste, les bites s'illuminent, clignent, l'enfer, c'est l'enfer, d'un seul coup, Sylvine a les fesses qui jettent des éclairs, des rais de lumière transpercent la piste, je pensais être visitée par Damia, Mistinguett, Tino Rossi pas du tout, c'est le futur qui règne ici, je comprends tout : le vieux télécommande les culs avec son Iphone électronique !

Un jeune. Qu'est-ce que tu fais, avec ton ordi ?

Marion A. Un jeune se penche vers moi. « Et toi ? »

Un jeune. Je danse je bois je drague je fais la fête !

Marion A. Eh ben, moi, pareil !

Un jeune. Tu fais la fête avec ton ordi ?

Marion A. C'est ça !

Un jeune. Joie santé bonheur !

Marion A. Il s'en va. « C'est bon ouais. Vas-y. Casse-toi. »

Sylvine. Cri de mouette.

Marion A. *J'ai de la peine Ben* oh putain ! Je bois, je bois puisque tout le monde boit, c'est hyper important, l'égalité des états, un couple vient danser contre moi, hilare, la fille est complètement cuite, le type se la frotte, la passe à son copain, la trimballe, passe à l'autre, frotti-frotta, ils rient :

Le couple. Venez venez !

miss tcha tcha tcha miss tcha tcha tcha

Bernard. VOUS DANSEZ ?

Marion A. Me hurle un homme.

Paris latino

Marion A. « NON, JE NE DANSE PAS, J'ECRIS. ET VOUS ? »

Bernard. OH, MOI ! JE DANSE UNE FOIS TOUS LES DEUX MOIS.

Marion A. QU'EST-CE QUE VOUS FAITES ICI ?

Bernard. J'AIMERAI BIEN AVOIR UNE COPINE !

Marion A. OK !

Bernard. C'EST L'AMITIE AVANT TOUT !

Marion A. « TU CHERCHES L'AMITIE ? »

Bernard. OUI ! JE SUIS CHAUFFEUR ROUTIER A BREST ! DIVORCE !

Marion A. D'ACCORD !

Bernard. MES ENFANTS, ILS SONT GRANDS !

Marion A. POURQUOI T'ES LA ?

Bernard. POUR OUBLIER ! LA VIE, C'EST DE LA MERDE, ALORS JE L'OUBLIE !

Marion A. AH OUI ?! QU'EST-CE QUE T'OUBLIES ?

Bernard. UN PEU DE TOUT, LA MERDE DE LA VIE !

Marion A. AH BAH, C'EST DROLEMENT SYMPA !

Bernard. IL FAUT OUBLIER TOUT C'QU'ON ETAIT, CE QU'ON A EU, C'QU'ON N'AURA PLUS, FAUT L'OUBLIER SUR LA PISTE, LA, AVEC TOI, J'OUBLIE TOUTE LA BEAUTE PASSEE, MES TRUCS FOIREUX, RATES, CE QU'ON ETAIT LORSQU'ON ETAIT BIEN !

Marion A. QUAND EST-CE QUE T'ETAIS BIEN ?!

Bernard. QUAND J'ETAIS LEGIONNAIRE !

Marion A. AH OUI ! SYMPA !

J'AI VU LA GUERRE GUERRE

Bernard. JE DEFENDAIS LES FRANÇAIS ! AU TCHAD !

Marion A. T'ES PAS FRANÇAIS, TOI ?

Bernard. NON ! BRESTOIS ! ENFIN, AU TCHAD, C'ETAIT PAS VRAIMENT LA GUERRE !

Marion A. C'ETAIT QUOI ?

Bernard. L'INSECURITE !

Marion A. C'EST QUOI, L'INSECURITE ?!

Bernard. C'EST QUAND T'AS PEUR !

Marion A. T'AVAS PEUR, TOI ?

Bernard. TOUT LE TEMPS !

Marion A. AH OUAIS ?!

Bernard. J'AVAS MAL AU VENTRE !!

Marion A. OK !

Bernard. EN PLUS, J'ETAIS DANS LES PARAS !

Marion A. COOL !! A QUOI TU PENSAS LORSQUE TU SAUTAIS ?

Bernard. JE PENSAS A MES PARENTS ! A BREST ! AUX AMIS ! A LA LEGION, ON A UN CODE D'HONNEUR, ON A LES AMIS LES MEILLEURS, ÇA QUI MANQUE AUJOURD'HUI, L'ORDRE, LA SECURITE ET LE RESPECT, LES JEUNES, ILS FONT N'IMPORTE QUOI, REGARDE-LES SE TREMOUSSER, ÇA RESSEMBLE A QUOI, CE QU'IL FAUT, C'EST DE L'ORDRE !

Marion A. OK !

Bernard. JE TE DONNE LES GRANDES LIGNES, COMME ÇA, TU VOIS QUI JE SUIS, DONC MOI, C'QUE J'AIME, C'EST LA SECURITE, LE CODE D'HONNEUR, PAS DE MENSONGE, JE ME TAPE PAS UN DIVORCE UNE AUTRE FOIS !

Marion A. OK !

Bernard. Y A DE LA VIOLENCE PARTOUT, BEAUCOUP PLUS DE VIOLENCE QU'AUTREFOIS, LES JEUNES, ILS ONT PAS DE RESPECT !

Marion A. OK !

Bernard. ÇA MERITE DES COUPS ! Y A PAS D'ARMEE POUR EUX, POUR LES MATER, LIVRES A EUX-MEMES, A LA VIE, ILS ONT PAS DE BOULOT, ÇA PAYE PAS, Y A PLUS RIEN, LORSQUE J'ETAIS A LA LEGION, ON AVAIT UN CODE D'HONNEUR, C'EST UNE BAGUE DE L'ARMEE, TU VOIS ?!

Marion A. OK !

Bernard. AVANT, C'ETAIT LES TATOUAGES !

Marion A. D'ACCORD !

Bernard. MAIS TOUT LE MONDE A DES TATOUAGES MAINTENANT ! ILS NOUS ONT TOUT PIQUE ! TOUT !

Un jeune. ÇA VA, BERNARD ?

Marion A. « TU T'APPELLES BERNARD ?! »

Bernard. OUAIS, BERNARD, C'EST ÇA, MAIS MON NOM DE LEGIONNAIRE, JE TE LE DIRAIS PAS, T'ES HYPER MIGNONNE, T'AS QUEL AGE, TU CHERCHES QUOI LA, UN P'TIT COPAIN ?

Marion A. NON ! JE SUIS MARIEE !

Bernard. MAIS QU'EST-CE TU FOUS LA PUTAIN ?!

Marion A. BEN JE TE RENCONTRE !

Bernard. RESTE FIDELE A TON MARI !

Marion A. OK ! J'AI DEUX ENFANTS AUSSI !

Bernard. ÇA VA PAS BIEN TA VIE OU QUOI ?! QU'EST-CE TU FAIS LA AVEC UN RESIDU DE LA SOCIETE COMME MOI ?

Marion A. TU TE SENS COMME UN RESIDU ?!

Bernard. BEN NON JE SAIS PAS C'EST TOI JE LE VOIS BIEN TU ME CONSIDERES COMME UN REBUT !

Marion A. PAS D'SOUCI !!

Bernard. POURQUOI T'ES PAS AVEC TON MARI SALOPE PUTAIN T'AIMES BIEN TE FAIRE FOURRER LE SAMEDI C'EST ÇA ? PUTAIN ! MOI TU VOIS, J'AI UN CODE D'HONNEUR, JE REGARDE DANS LES YEUX ET JE PENSE CE QUE JE DIS C'EST ÇA LE RESPECT, TE DIRE ÇA AU FOND DES YEUX PUTAIN, ET TES GOSSES TU PENSES UN PEU A TES GOSSES ? VOILA T'ES LA AVEC TON CUL QUI S'ILLUMINE ET TU PENSES PAS A TES GOSSES !

Marion A. NON MAIS ÇA VA T'INQUIETE, BERNARD, MON MARI S'EN OCCUPE BIEN !

Bernard. QUEL GACHIS PUTAIN ! TU POURRAIS ETRE UNE BONNE MERE SI TU ETAIS AVEC TON MARI, NON MAIS T'AS QUEL AGE ?

Marion A. 36 !

Bernard. PUTAIN ! JE TE DONNAIS PLUS VIEILLE QUE ÇA !

*

MARION A. 11h20. Gare de Lillers.

GAETAN. Pourquoi j'veais prendre le train ? là j'veais aller voir un ami, on s'est rencontrés sur internet, euh, qu'est-ce que j'peux dire d'autre, euh, oui, Gaëtan, 16 ans, euh, ben Lillers, c'est séparé en deux, on voit bien qu'Lillers était une ville renommée autrefois, vous connaissez la maison de l'argentier ? C'est un site remarquable, et puis maintenant, c'est plutôt cas soc', abandonné quoi, à l'abandon, j'dirai pas ça, pas ce mot, mais la richesse n'est plus, je dis ça, j'étais pas là, je vois juste des anciennes photos, ou quand mon papy me parlait d'ça, si c'était qu'moi, j'aurais préféré vivre dans l'sud, ou des grandes villes, c'est restreint ici, Lillers, c'est une toute petite ville, ils la développent seulement au grand rond-point, ils ont fait un Mac Do, dans les grandes villes, tu peux prendre le train quand tu veux, tu pars pour une journée, ou des week-ends, y a des cinés, des bowlings, je sais pas, mon ami, je l'ai rencontré sur un site pour ados, comme ça, pour discuter, je fais souvent des trucs comme ça, je vais le voir cet aprèm pour la toute première fois, j'ai toujours du stress, ça m'fait un truc de l'voir en vrai, mais s'étendre vers le monde, c'est important, j'ai l'habitude d'aller en Allemagne, ça fait cinq fois qu'j'y vais par le biais d'un correspondant, j'aimerais bien plus tard, euh, être journaliste, j'aime bien m'intéresser aux événements, même la politique, quand j'ai vu Macron-Le Pen, j'étais triste, puis dans les cours, on n'en parle pas, de ce qui fait nos vies, on devrait supprimer les maths, le français, la philosophie, et parler de ce qui fait nos vies, et comment les transformer, comprendre pourquoi les cerveaux se sont comprimés, à Lillers, restreints, eux-aussi, devenus de plus en plus raides, comme les chaussures de Fanien, mais on n'en parle pas, quelques heures par-ci par-là, à la volée, c'est mal fait, notre système est imparfait, je dis ça, on a la vie sauve, c'est pas la Corée, je dis pas, à Lillers, y a pas grand-chose, pas d'cinéma, ou d'bowling, y a Mac Do, ils devraient faire plus pour la jeunesse, un cinéma, un bowling, chais pas, des trucs, un parc d'attractions, des trucs, euh, pas des trucs comme des centres de loisirs, au centre de loisirs de Lillers, y a presque aucune sortie, juste des jeux de société, toute la journée les enfants ils sont restreints, ailleurs, dans les grandes villes, ils partent en colo, ils font des séjours en Angleterre, tout le monde n'a pas les mêmes possibilités, comme dit ma mère, je dis faut profiter d'la vie, je suis pas du genre à me gâcher dans la drogue, j'ai envie de me faire un shoot de voyages, et d'amis, pour ça que je suis ici, avant, j'étais fort timide, fort sur moi, je parlais pas aux gens, je sortais pas, l'Allemagne, ça m'a ouvert, tout ça, c'est la faute d'Alyssa, c'est ma meilleure amie, A-L-Y-deux S-A, une fille comme ça, c'est du délire, elle est fofolle, elle se prend pour une star, j'adore, en plus, elle me fait rigoler, je sais pas qu'est-ce qu'on fait, on va au bowling à Bruay, au cinéma, on fait les magasins etcetera, c'est elle qui m'a vraiment ouvert, chuis encore timide malgré qu'elle m'a ouvert, mais plus tout seul - c'est un événement, Alyssa, je peux dater ma vie : avant, après, une fête dans ma vie, cette fille-là, en fait, quand j'étais jeune, en début de seconde, l'année dernière, j'mettais des jeans bleus, j'avais les cheveux courts, le contraire de maintenant, et au fond, je savais bien que j'étais pas comme j'étais mais c'était enfoui, et Alyssa, elle m'a sorti, comme l'escargot, c'est l'Allemagne qui a agi, ou le bus, je sais pas, les frontières, on a ri, dans la voiture, la première fois, c'était trop délire, on s'est tout dit avec nos corres, d'un coup, sans tabou, je pouvais lui dire tout à cette fille-là, tout c'que j'étais, mes histoires, parfois, elle me montre des photos de l'année dernière, quand j'étais introverti, c'est un cauchemar, je veux plus me revoir, je veux brûler tout ça, il y a devant moi une personne que j'aurais pas regardée, pas eu honte, non, pire, pas été vers cette personne, une personne toute seule, et c'était moi

Ah, ces gens...

Qui rentrent dans votre vie,

*Pour une seconde ou pour une heure,
Pour un mois, un mois et demi...
Qui rentrent et puis s'assoient.
Ces gens qui, pour un instant, vous arrachent à la peur.*

c'est une nécessité maintenant d'avoir toujours une vie meilleure, pas rester coincé dans mon jean, à Lillers, dans mon appartement, dans les yeux de ma mère, l'année prochaine, je suis majeur, mon plus grand souhait, c'est partir, voyager, prendre le TGV, voir Paris, Nice, Montpellier, avec Alyssa, tous les deux, tout l'monde dit : « *Vous allez trop bien ensemble !* » en fait, j'me dis qu'ça m'dérangerait de tomber amoureux, j'vais perdre l'amitié, même elle, on s'le dit, c'est pas possible, on prouve que ça existe aussi, tout l'monde nous embête avec ça - nos parents, ils savent qu'on se mettra jamais ensemble, peut-être elle, elle pourrait, mais moi, non, jamais, rien que par le stress que j'aurais de la perdre, et la peur de revenir comme avant, comme j'étais, le jean bleu, plus jamais, Alyssa, c'est la personne la plus importante à qui j'dois le plus, on peut pas tomber amoureux

*Ah, ces gens...
On n'leur en veut pas, on n'leur en veut plus mais quand même... quand même.
Ah, ces gens...
Qui rentrent dans votre vie,
Qui colonisent vos organes,
Et colonisent vos envies...
Ah, ces gens, on n'leur en veut pas, on n'leur en veut plus vraiment... Mais quand même.
Ah, ces gens...
Qui rentrent dans votre vie,
Puis en sortent en refermant si mal la porte...*

MARION A. 13h. Gaëtan monte dans le train, j'ai envie de lui faire coucou par la fenêtre :
« Coucou ! »

Le vent souffle doucement.

SYLVINE. Je pensais que c'était le coup d'foudre et que t'allais monter dans l'train.

MARION A. Dit Sylvine.

*Ah, ces gens...
Si envahissants puis d'un coup tellement absents qui de vous ne se souviennent bientôt plus...
Ah, ces gens...
On n'leur en veut pas vraiment, on n'leur en veut plus autant
Mais quand même un peu.*

Marion Aubert

*Des hommes qui tombent
(Cédric, captive des anges)*

PERSONNAGES

Le dramaturge

Cédric

Le metteur en scène

Julien

Les acteurs/narrateurs

Cédric (Divine/Lou Culafroy)

Julien (Mignon-les-Petits-Pieds, Mimosa I, III, IV)

Sabine (Ernestine/La Ginette)

Arthur (Notre-Dame-des-Fleurs, Jimmy, Angela)

Cécile (Solange/ Seck Gorgui /Castagnette/le vieux/le vieux Fifi)

Matthieu (Alberto, Monique)

Benjamin (Gabriel/Communion)

La chienne

Doll (un terrier)

Les personnages du roman

Divine

Mignon-les-Petits-Pieds

Ernestine

Lou Culafroy

Les tantes (Mimosa I, II, III, IV, Communion, Monique, Castagnette, Angela, La Ginette)

Alberto, le pêcheur de serpents

Le vieux

Notre-Dame-des-Fleurs

Solange, la petite Pythie

Seck Gorgui

Gabriel

Jimmy p.151

Lieux

Quelque part entre la pièce ...

(Saint-Etienne : l'appartement de Cédric et Julien, le balcon, la salle de répétitions, sur le trottoir ; Clermont : le Tabernacle ; Lyon : chez Fifi)

... et le Livre

(Paris : la mansarde/le grenier, chez le vieux, sur le trottoir, le Tabernacle ; Alligny-en-Morvan : sur le chemin, à l'orée du bois, dans les fossés, au bord d'une falaise, la maison aux ardoises, le cimetière)

Epoques

Quelque part entre l'époque du livre et aujourd'hui

Aujourd'hui

Quelque part entre 2090 et aujourd'hui

Les textes écrits en vert peuvent être mis en musique et/ou chantés.

1.

Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Cédric. Cédric avait passé une nuit mauvaise. « Mauvaise ! » Il s'était retourné sans cesse. Peut-être, même, il avait grincé des dents. « Encore une nuit qui lui avait tiré les traits ! » Pensa-t-il. Il avait les traits qui n'arrêtaient pas de se tirer. « C'était trop ! Une nuit de trop ! » Il avait voulu trouver refuge auprès de Julien, mais Julien dormait.

(Bruit de Julien.)

Mais la raison de l'insomnie de Cédric n'était pas Julien. Non. Pas Julien du tout. Dans le fond, l'affaire Julien était réglée. Tout allait bien entre eux. C'était peinard. Encore qu'il l'énervait à être séduit par tout le monde. Mais Julien n'était pas cette nuit son problème. Cédric avait un problème. Il le savait. Il sentait que ce problème lui tirait le corps. Et le faisait suer. Voilà. Il suait sur l'oreiller. C'était ça, le problème : « C'est mouillé ! » Plusieurs fois, il s'était réveillé dans la nuit en criant comme un putain de somnambule. Julien, lui, dormait tranquillement.

(Bruit de Julien.)

Comme il le détestait à toujours bien dormir ! Tranquille. Une présence de lait à ses côtés. Cédric, lui, se sentait littéralement crispé. Une boule de nerfs. Voilà ce qu'il était. « Et l'autre là ! Détendu ! » Il avait fumé plusieurs clopes dans la nuit. Il avait eu envie de les écraser sur le corps dodu de Julien. Les écraser là où c'est blanc. « Petit poulet. »

Un moment d'attendrissement est vite passé. Cédric revint à sa colère (ça lui donnait toujours un coup de fouet pour commencer la journée). « Tu t'étais pourtant juré de ne plus fumer des clopes tout seul ! » Dit-il à son reflet dans la salle de bain. « Tu vois pas que ça te fait un sale teint le lendemain ?! » Cédric se sentait décrépiter à vue d'œil. Son visage lui faisait penser aux vieilles façades de Saint-Etienne. Complètement délabré. Il eut un chagrin qui lui monta : « Comme je voudrais me quitter moi-même ! » Il était vraiment au plus bas. Il s'était même mordu l'intérieur des joues. Il sentait bien ses joues striées. Voilà. Exactement. Il commençait à se manger de l'intérieur : « Je me bouffe ! Je suis en train de me bouffer ! De me ronger les sangs ! » Et dans la nuit, ces expressions prirent une drôle de tournure. Il s'imagina complètement mangé par lui-même. Et Julien qui le retrouve comme ça. Le visage troué par les morsures. Une dentelle de visage. Le mot « dentelle » lui fit songer à *Notre-Dame-des-Fleurs* (le bouquin). Genet (l'auteur) aimait aussi les étoffes, les « failles de soie p.29 », les « guipures p.36 ».

Et Cédric, soudain, comprit ce qui dans la nuit le rongait : il devait trouver le début du spectacle. Ils étaient en pleines répétitions de *Des hommes qui tombent*-inspiré-de-*Notre-Dame-des-Fleurs-le-bouquin*. Il montait ce spectacle avec Julien. Et ce spectacle était en train de le faire mourir.

Julien. Les répétitions se passaient pourtant bien. Hier, ils avaient regardé un film pour nourrir le boulot : *My own private Idaho*.

Sabine. Un truc un peu shakespearien.

Cédric. Voilà qu'il avait mal au crâne maintenant. Il avait mal de partout. Le ventre. Le crâne. Tous les endroits importants. Il se demanda dans la nuit ce qu'il allait devenir. Et si, à ce rythme, il allait tenir encore longtemps. Il eut envie de crier maman. Il fut bien dans sa douleur. Tout était lent. « J'ai peut-être faim, tout simplement. »

Il pensa à Genet dans sa cellule.

Julien. Le roman commençait comme ça. Genet, seul dans sa cellule, avec des portraits d'assassins.

Cédric. Il se demanda si lui aussi, finalement, il n'était pas un peu comme ça. Captif. Abandonné. Alone. « Julien, il dort. Ça compte pas. »

Ses poumons, au moment de la négation de son ami, son amant, Julien, sa femme, son tout, se bloquèrent complètement. « Calme-toi. » Il se renifla l'aisselle pour trouver de l'apaisement : « Respire-toi, mon grand. » Il se prit pour sa mère l'espace d'un instant, et, à lui-même, se parla tendrement. *Temps assez long pendant lequel Cédric hume son aisselle.* Il s'émut du geste qu'il fit pour humer. Un geste délicat. Le bras rond passé au-dessus de la tête. Il refit pour voir si son geste était aussi gracieux qu'il l'avait ressenti. Il le refit lentement. « Oui ! C'est bien ça ! » Il venait d'avoir à son insu un geste de corbeille. Un geste à la Nijinski. Et cela l'émut. Il le refit, et le refit. Et le refit encore. Il sentait que sa cellule, parce que dans ces moments-là, son appartement luxueux de Saint-Etienne - à Saint-Etienne, on trouve des grandes surfaces pour pas cher, et, quoi qu'en dise *Le Monde* - c'est une ville où il fait plutôt bon vivre : « On préfère nos vies aux vôtres ! » pensa-t-il, et, pensant ça, il se coupa définitivement de tous les journalistes, de l'élite à qui il avait en vain essayé d'appartenir, des parisiens, il se coupa de la capitale et en fut contente,

et ce féminin qui venait ! Oh mais oui bien sûr : Cédric était en train de sentir une mue dans la chambre, il sentait qu'il était en train de s'éloigner de lui-même, ça venait, il n'y avait pas de doute à ça, il suffisait juste de s'y abandonner, la nuit allait l'aider, et Genet aussi, il en était sûr, il fallait faire confiance au lyrisme genétien même s'il était ignoble, il fallait se vautrer dedans pour survivre, où j'en étais ? Geste corbeille, geste clé, début de quelque chose, oui, ce geste était début de quelque chose, quelque chose qui allait finir vers le bas-ventre, et ça aussi, il le pressentait déjà, Cédric, mais il ne voulait pas y aller trop tôt, attendre, faire durer, suspendre le geste qui allait trouver son accomplissement en descendant le long du ventre dans la chaleur de sa cellule, car cette chambre luxueuse de Saint-Etienne était aussi une cellule, ou plutôt, c'était lui tout entier qui était une cellule pour lui-même, une cage - il préférerait ce mot : « cage à oiseau ! » où il enfermait Divine en lui, sa toute belle, sa précieuse était prisonnière là au fond de son corps, il sentait qu'elle frappait, qu'elle avait envie de s'épanouir à l'air libre, crever le corps de

Cédric et sortir, respirer, elle aussi, les odeurs d'aisselles, et chavirer comme personne, avoir la tête qui tourne, et Cédric, de sentir Divine sur le point de jaillir ne put s'empêcher de chuchoter : « Je viens te délivrer !! » Et comme il était heureux d'être à la fois le gardien puis la prisonnière ! Il pensa : « Ma prisonnière ! » et se mit à chanter doucement le *Dies irae*,

il ne sait pas comment ça lui vint, peut-être des premières pages de Genet, possible, ou de son enfance de scout, premiers émois de scouts lorsque les autres scouts le suçaient dans la tente, comme ce souvenir était confus, il ne savait plus très bien qui avait sucé quoi, si c'était des bouts de pieds, qui, même, était là, qui, de lui, était là, il s'en souvient comme les jeunes mères parlent parfois de leur accouchement, quand elles sentent l'enfant sortir, et qu'on leur pose, là, sur le ventre, l'enfant tout chaud, Cédric se souvient comme il s'était, ce jour-là, enfanté lui-même, et il cherchait encore désespérément - comme il était volontaire ! en se branlant de plus en plus intensément : « Ça vient pas ! » il se branlait non pour être vulgaire - Cédric fut tenté de se justifier car il était, dans le fond, un bon petit garçon, il ne voulait pas complètement peiner sa mère : « Je ne me branle pas pour te faire de la peine ! » même s'il savait que son geste allait sans doute susciter la peine de sa mère quand elle le saurait, quand elle apprendrait qu'il n'a rien d'autre à faire dans la vie que de se branler en public, et de prendre son temps en plus « alors qu'en ce moment même des terroristes courent dans la rue !

Ah ! Ils viennent d'en choper un à Molenbeek ! Avec un nom à coucher dehors ! » Cédric avait retenu le nom « *Salah Abdeslam* », et ce nom l'avait fait chavirer, « *Salah Abdeslam* », « *Salah Abdeslam* », « *Salah Abdeslam* », et, dans ce chavirement, Cédric avait senti Divine s'épanouir : « Aaaaaaaaah ! »
Long temps.

Et en donnant corps, et voix, à Divine, Cédric fut justifié.

Cédric faisait Divine tous les matins du monde, et ne pensait plus ni à sa mère, ni à personne, par Divine, il échappait à tous les liens, si doux eussent-ils été, il s'échappait surtout à lui-même, à sa vie rangée à Saint-Etienne, et par Divine, il était dérangé, folle, folle, et le premier geste de Divine, née du poignet de Cédric, son premier geste était de courir en peignoir dans la mansarde, et sentir le satin frôler ses cuisses qu'elle avait imberbes (Cédric les lui avait bien préparées), et ouvrir la fenêtre grand, grand, grand, il y avait sur la fenêtre du givre, joie du givre, elle gratta dans le givre : « *Ici vit Divine, la battante, née de l'accouplement de Cédric avec la page 18 de Notre-Dame-des-Fleurs.* » Elle était heureuse de cette union d'un acteur et d'une page, quelle union magnifique, heureuse d'avoir toute la littérature pour maman, surtout celle-ci, une littérature un peu scandaleuse, et profonde, elle plongea son bras dans l'air frais pour sentir la vie pure

Julien. Tu veux pas fermer la fenêtre ? On s'caille non ?

Cédric. Et voilà que Julien la coupait toute. Julien la coupa. Julien la fendit en deux au bord de la fenêtre. Au moment où elle allait courir sur les toits. S'envoler peut-être avec ses ailes de soie. Les grands battants de son peignoir. Oiseau d'un genre nouveau. Julien la fendit. Un peu de désespoir sortit par sa fente. Et puis, une odeur suave aussi. Une odeur de sauge (Cédric en avait bu la veille). (*A Julien*). - « Tu me coupes dans tous mes élans. »

Julien. Quoi ? Tu vas pas chialer ! Tu chiales ou quoi ? Putain. C'est pas vrai.

Cédric. Cédric s'était mis à chialer. C'était venu comme ça. De la voix tranchante de Julien. Du givre. De la fenêtre qui refusait de s'ouvrir (et dans laquelle elle s'était fait un petit bobo sans vous le dire).

Julien. Putain.

Cédric. Et Divine, la toute fendue, ne comprenait plus ni où elle était. Ni qui elle était. Si elle était Cédric, ou Divine, ou Genet. Ou pourquoi pas la chienne. Et si elle aimait encore Julien. Et ce qu'elle faisait là. - « Je vais me laver. »

Sous la douche, Divine déserta Cédric complètement. Il pensait déjà à son emploi du temps. Aux chèques qu'il fallait qu'il dépose. A son avenir qui le préoccupait tant. Cédric se projetait sans cesse dans le futur là où Divine était pur instant présent. Il la jalouosa d'être dans un livre et d'avoir du temps : l'éternité pour elle. Il vous dit : « Désolé, je suis moins intéressant. » Il se demanda s'il était *vraiment* moins intéressant. Il en arriva à la conclusion que oui. Mais que finalement, y avait quand même beaucoup de types inintéressants comme lui, et que sa vie de type inintéressant les rassurerait, leur servirait de faire-valoir, leur donnerait un peu confiance en eux, et de nos jours, il en fallait de la confiance en soi. Et du tonus. Hop hop hop.

Il mit la radio pour en savoir plus sur la cavale. Qu'en disait-on à la radio ? « *Salah*

Arthur. - *Abdeslam, ce fugitif de 26 ans, 1m75, yeux marron.* »

Julien. Il se perdit un peu dans l'arrestation de Salah Abdeslam, puis, Cédric reprit le dessus.

Cédric. Il faut réfléchir à la dramaturgie du spectacle. La pièce doit s'ouvrir sur l'enterrement de Divine.

Julien. Une fête !

Cédric. - avait suggéré Julien.

*

2.

Quelque part entre la mansarde dans le Livre et Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Julien. Divine est morte.

Cédric. Dans le Livre –

Julien. - maintenant, Cédric parlait de *Notre-Dame-des-Fleurs* (*Jean Genet, Collection Folio n°860, Gallimard*) comme de la Bible : il disait le Livre, tout simplement. Et c'était sa référence. Son talisman. Tout. Là où il trouvait refuge quand le monde lui faisait défaut.

Cédric. Dans le Livre, donc, Divine était morte de phtisie. Comme ce mot le faisait rêver.
« *Divine était morte sainte et assassinée – par la phtisie.* »

Sabine. Il fut éjecté de son rêve par la vision d'Ernestine. (Peut-être un cri dans la rue fit naître cette vision.)

Julien. Ernestine, pour ceux qui n'auraient pas lu le Livre, s'il y en a, Ernestine, c'est elle.

Apparition d'Ernestine.

Incarnée ici par Sabine, et le rôle lui va fort bien, car elle porte en elle un peu de tragédie, beaucoup de chagrin, une sensualité un peu lourde, et elle a l'air, elle aussi, d'être épouvantée de tout, et d'aimer se faire des frayeurs dans la nuit, femme haineuse, aimante, abandonnée.

Sabine. Et nous sommes en janvier. Et la boue craque sous nos chaussures. Et Divine est morte. Ernestine attend au bas de la mansarde. Elle attend au pied des escaliers de sa fille. Elle a mis ses plus beaux vêtements. Elle pense « *sa fille* » maintenant. Elle le trouve beau, belle, maintenant dans son cercueil, comme elle l'a toujours rêvé, cadavre rigide, et tout à l'heure, elle lui a mis du fard sur les joues, avec beaucoup de soin, elle l'a lavée, elle lui a mis du rose aux lèvres, elle a fait ça consciencieusement pour ne pas déborder, elle a rasé les poils qui étaient nés dans la nuit, elle l'avait contemplée, aimée, cajolée - Ernestine avait peu de conscience, et les pensées se présentaient confusément à son cerveau, mais elle sut, en cet instant, qu'il fallait qu'elle profite : cette éternité, elle l'avait toujours attendue. « Eh quoi ?! C'est mon moment ! » Elle n'en aurait qu'un, fallait pas le louper, elle le tenait pour de bon cette fois, (elle s'y était prise tant de fois, et tant de fois, on lui avait volé la mort de son fils, tant de fois, elle avait voulu le tuer, le jeter par la fenêtre, qu'il tombe par hasard d'un balcon, qu'il aille trop loin dans l'étang et se noie, tant de scénarios s'étaient présentés à son esprit, ou le perdre dans la forêt, même, tel le *Petit Poucet* - à court d'imagination, souvent, elle s'était contentée de scénarios tout faits, mais aucun ne s'était accouplé avec le réel, toujours restée flottante cette mort, planant telle une menace entre eux, sourde, et elle s'était gardé, toute sa vie durant - et Dieu comme sa vie avait été longue !!! les scénarios de *chagrin*, parce que c'était ceux-là, surtout, qui la hisseraient enfin à elle-même, au grand rôle qui lui était échoué, qui lui revenait de droit ! - n'avait-elle pas eu le premier prix de diction en sixième ??? rôle pour lequel elle avait été élue, elle en était sûre : il arrive parfois de saisir pourquoi nous sommes sur cette terre, Ernestine avait su qu'elle était là pour poser sa bouche sur le cercueil, et porter la voilette, elle était là pour être parée de détresse, et maudite, et pleurer longtemps sur son drame, et c'était elle le premier rôle, rôle que son fils n'avait cessé de lui prendre, et allait lui prendre dans les pages à venir, elle le savait, alors hors de question de pas profiter !!!)

Julien. Ernestine marchait lentement, et soulevait lentement le pan de sa robe, et lentement portait sa main à son visage, et, exploit, preuve même que le rôle était taillé pour elle

Sabine. - un rôle sur mesure !

Julien. - ses larmes coulaient lentement, comme en gros plan, et lentement, Ernestine serra la main des tantes, et la caméra passa sur une broche en or contenant six cheveux ayant appartenu à Lou

Sabine. - du temps où Divine s'appelait Lou

Julien. - un jour où elle avait dû lui arracher.

Sabine. Evidemment, elle eut préféré le perdre enfant, cela eût eu plus d'allure. Et puis toutes ses copines étaient mortes. Et qui pour la voir ou la plaindre ???

Julien. A ce moment-là, Mignon entra dans son champ de vision.

Sabine. Elle fit le spectacle pour lui. Pour lui seul. Elle se donna toute entière.

Apparition de Mignon.

Julien. Mignon était un mac. Et comme tous les macs, il aimait les vieilles mamans. Il pensa :

Mignon. C'est la vieille maman.

Sabine. Il la trouva belle :

Mignon. « La vieille maman de Divine. » Divine qu'il avait aimée sans s'en apercevoir. Il avait vécu là quelques années de sa vie, les meilleures sans qu'il s'en rendît compte, chié dans ces toilettes. Avait fait même le thé une fois. Et tout ça n'était plus rien. De tout ça, il se souvenait à peine. Il était passé à autre chose. Et toute sa vie avait passé en passant à autre chose, sans que cela ne le fit le moins du monde souffrir. Mignon était un dur.

Les tantes. Il est dur ! Dur ! Dur !

Angela. Vous avez vu. C'est Mignon !

Castagnette. Qu'il est mignon !

La Ginette. Comment il s'appelle ?

Les tantes. Mignon !

Communium. Ça lui va trop bien !

Monique. Salut !

Angela. Comment tu t'appelles ?

Monique. Ça serait-y pas Mignon, ton prénom ?

Communium. Mignon-les-Petits-Pieds !

Les tantes. Trop mignon ! (x10)

Castagnette. T'es trop mignon, toi ! Qu'est-ce que t'es mignon ! Coucou !

Les tantes. Coucou !

Mignon. Z'auriez pas des clopes ?

Les tantes. Dit Mignon.

Mignon. J'ai oublié mon paquet.

La Ginette. T'es sûr ?

Angela. Il est où ton paquet, Mignon ?

Les tantes. Tu veux qu'on le retrouve, ton paquet ?!

Julien. Et ça, c'était les tantes.

Sabine. Désespérantes :

Les tantes. Coucou ! Coucou Mignon !

Julien. Elles voyaient Mignon, et aussitôt se croyaient au night-club, au « Tabernacle » comme c'est écrit dans le Livre, et, pire, elles étaient excitées par leurs toilettes affriolantes, excitées par cette odeur de mort, surexcitées dans la mansarde, avec cette maman si belle, et la Divine si raide :

Castagnette. Raide de chez raide !

Angela. J'aurais dû habiller sa queue pour l'occasion !

Julien. C'était une qui l'avait beaucoup aimée, Angela par exemple, elle s'en rendit compte ce jour-là seulement :

Angela. C'est con ! Je l'ai aimée et ne m'en suis pas rendue compte !

Julien. Cet amour l'exalta, elle qui ne s'était jamais senti capable d'aimer autrement qu'en trahissant, elle se jeta sur le cercueil pour sucer Divine une dernière fois, lui donner une sorte d'extrême-onction, elle s'y connaissait mal en religion mais elle avait ainsi l'illusion de lui offrir les derniers sacrements, et, toutes, elles se battaient :

Communion. C'est moi !

Monique. C'est moi !

Castagnette. Je l'ai bien connue !

Julien. - et d'aucunes lorgnaient déjà sur l'héritage :

Communion. - un éventail de « *galalithe* p.99 ».

Julien. Mignon se servit par habitude, on se battit pour savoir qui avait été le plus proche de la morte, Communion, peut-être, prétexta qu'elle avait été la seule à s'être fait enculer par Divine -

Communion. Alors que c'était même pas vrai !

Julien. Elle se le garda comme un affreux mensonge pour elle-même, et, toutes, en elles-mêmes, se racontaient des petites histoires de liaisons, de moments privilégiés, et seul Mignon ne se racontait rien.

Monique. J'ai peur qu'elle ne se redresse et ne brise son cercueil !

Castagnette. Dit Monique, qui avait vu trop de films d'horreur.

Julien. Les tantes ne purent s'empêcher de rire à cette évocation.

Sabine. Et c'est ainsi qu'on descendit le cercueil de Divine

Angela. - et c'était pas chose pratique !

Castagnette. L'escalier était raide !

Angela. Divine se trouva recroquevillée en elle-même, toute ratatinée en un bout.

Ernestine. « Tout mon travail fichu ! »

Julien. Pensa Ernestine. Elle regretta de ne pas avoir eu d'autres enfants.

Ernestine. « L'occasion me sera pas donnée d'sitôt ! »

Angela. Qu'est-ce qu'elle avait foutu ?

Sabine. Il faisait très beau. On était maintenant au printemps.

Julien. Cet enterrement avait duré trois jours. Six mois. Vingt ans.

Ernestine. « Une vie. »

Julien. Toute la vie d'Ernestine était là. Mignon lui dit :

Mignon. « Vous avez l'air heureuse. »

*

3.

Dans le Livre, la Mansarde, Divine chante.

Divine.

*Je suis tellement
heureuse*

*que tu sois
dans ma vie*

*Je suis tellement
heureuse*

*que tu sois
dans ma vie*

Tellement heureuse

Tellement heureuse

Tellement heureuse

*

4.

Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Cédric. Cédric trouvait Julien beau, en Mignon : « Comme il était beau ! » Julien n'était pas tombé dans son lit par hasard : « Tu sais ! Ce n'est pas un hasard si tu es dans ma vie, Julien ! »

Julien. Il brandit le livre de *Notre-Dame-des-Fleurs* :

Cédric. « Si moi je suis Divine, toi, tu es la réincarnation de Mignon-les-Petits-Pieds ! » Il fut frappé par l'évidence de son propos. Tout correspondait. *Temps.* Le corps de Julien. *Temps.* Tellement beau. « C'était Mignon-les-Petits-Pieds. Exactement !! » - Il pensa : « Ça va peut-être m'aider à « réinventer notre couple ! ». Julien voulait toujours réinventer le couple. C'était jusqu'alors un peu confus dans l'esprit de Cédric cette histoire de couple qui se réinvente. Lui, ça allait bien. Il disait « *je t'aime* » à Julien tous les jours, et le pensait. Julien, il lui disait jamais « *je t'aime* ». *Temps.* Cédric regarda son homme avec tendresse. Ses petits cheveux. *Temps.* Ce qu'il en reste. Son ventre, si blanc. N'avait-il pas l'air d'une petite gouape ? Il avait l'air d'une reine et d'une gouape. Beau et mal fichu à la fois. « Ooooooh ! Comme il avait envie de lui tailler une existence littéraire ! » Oui. Mignon, c'était lui. Tout lui : « Tout toi ! » Tout lui.

*

5.

Salle de répétitions, 2016.

Les tantes.

Toutes sauf La Ginette. *Ouaow ! C'est Divine !*

La Ginette. *Quoi ? Qu'est-ce qui s'passe ?! Qu'est-ce qu'ils font ?! J'vois rien putain ! Laisse-moi voir !*

Angela. *Divine et Mignon !*

Castagnette. *C'est Divine et Mignon !*

Angela. *Comme ils sont beaux.*

La Ginette. *Ils sont mariés ?*

Castagnette. *Oui ! Ce soir, ils se marient !*

Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Cédric. L'autre jour, Cédric a été invité à un mariage de copains. Y avait tout. La pièce montée. Le crêpe sur les voitures. Les dragées. Ça l'avait mis mal à l'aise. Et rendu triste. Il pensait : « C'est bien d'avoir les mêmes droits. Mais quand même. Toute cette singerie. » Il était parti vite. « De toute façon, Julien veut pas se marier. Alors. »

*

6.

Quelque part entre la mansarde dans le Livre et Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Mignon. Mignon appelle sa femme hyper longtemps.

Divine. Alors qu'ils sont là ! Dans le même appartement !

Mignon. Divine lui tourne autour.

Divine. Elle voudrait bien l'avoir pour elle toute. Elle mime à Mignon son désir de le sucer pendant qu'il est trop longtemps avec sa femme au téléphone. A la fin, c'est humiliant.

Mignon. Mignon fait des signes que non.

Divine. Mais Divine a envie. Elle le suce pendant qu'il appelle sa femme.

Mignon. Mignon se laisse faire. Il laisse parler à un bout et sucer à l'autre bout.

Divine. Divine lève les yeux pour voir. Ça a l'air de lui plaire.

Mignon. Putain.

Divine. Lâche Mignon.

Divine & Sabine. A l'une et l'autre en même temps il dit :

Mignon. Encore.

Divine. Mignon caresse les cheveux de Divine doucement.

Mignon. Il raccroche.

Divine. Divine est un peu triste.

Mignon. « Pourquoi t'as fait ça ? »

Divine. T'avais qu'à pas.

Mignon. Dit Divine.

Divine. T'étais trop long. Ils sont fâchés. L'un et l'autre. « Bon. Je vais promener Doll. Quelqu'un veut promener Doll avec moi ? » Mais personne ne veut promener Doll.

Mignon. Non. J'ai des trucs à faire.

Divine. Quels trucs ?

Mignon. Des papiers.

Divine. Ok.

Mignon. Dit Divine.

Divine. Ok. Ok.

Mignon. Elle se jure de ne jamais plus sucer.

*

7.

Quelque part entre la mansarde dans le Livre et 2016.

Divine. Divine avait viré Mignon. Elle l'avait refilé à La Ginette : « Prends-le ! »

Julien. Elle se racontait ça mais en fait, Mignon l'avait traitée de salope puis quittée.

Divine. Divine était restée là, toute seule, avec le mot, dans le grenier, et le mot la hantera longtemps, toute sa vie

Julien. - même quand Mignon lui enverra « *mille bons baisers* » de sa prison (Fresnes, 1942)

Divine. - elle saura, au vif d'elle-même, qu'il l'avait blessée à dessein, et gratuitement, et ne s'en protégera pas pour autant mais s'y attendra, fera avec les blessures prêtes à venir, à la larder, et même si je voudrais bien que cela fit d'elle une sainte, une première étape du moins vers la sainteté, la Divine qui me hante, à la vérité, c'est surtout une femme qui ne sait pas trop bien quoi faire avec ça, toutes les humiliations, les coups bas, et qui avait fini par devenir hyper sensible sur des riens, des conneries, ce qui faisait dire d'elle aux tantes :

Monique. Divine, elle est trop chiante !

Communism. Elle se vexe pour un rien !

Divine. Et si d'aucuns deviennent sages en prenant de l'âge, Divine, elle, devenait de plus en plus friable, un château de sable, mouillée de toutes ses larmes, piétinée, détruite par des gens qui ne comprennent : « Rien, rien, rien à la beauté des châteaux !! » Voilà comme elle aimait à se consoler, en faisant sa crise, se trouvant soudain belle parce qu'éphémère (en plus, elle aimait bien le mot), et en même temps, s'il y avait une chose qu'on ne pouvait lui enlever, c'était bien sa conscience aigüe du temps (surtout quand elle buvait son thé en regardant par la fenêtre le cimetière page 18) - et, regardant ses bas, elle avait coutume de dire : « Je suis une étoile filée ! »

*

8.

Quelque part entre la mansarde dans le Livre et Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Julien. Divine est une quittée. Divine, seule dans l'appartement, n'attend plus grand-chose de la vie.

Divine. Mais si ! Tout ! Tout ! J'attends tout !

Julien. Quand Divine est seule, je dis « seule » mais traduisez « désespérée, abandonnée, niée par Mignon », elle ne fait pas de crise.

Divine. Mais si !

Julien. Divine ne déchire pas les rideaux. Divine ne pleure pas à gros sanglots comme l'aurait fait Ernestine. L'humiliation la rend humble. Elle pense :

Divine. « Mon désespoir est immense ! » *Temps.* Et arrache les rideaux ! Et pleure ! Et crie ! Et laisse tout crade dans l'évier ! Je lave rien, moi !

Julien. DIVINE NE FAIT PAS DE CRISE !

Non. Elle déprime. *Temps.* Elle entre en grave dépression. *Temps.* Elle reste au lit. *Temps.* Ça peut durer des années. *Temps.* Elle fait rien.

Divine. Elle fait de la température.

Julien. Quand elle est bien mise

Divine. - (avec la couverture et une bouillote)

Julien. - et très déprimée, Divine se pelotonne dans le souvenir d'Alberto « *le pêcheur de serpents* (p.160) », lorsqu'elle s'appelait Lou. Et qu'elle était enfant.

Divine. « Oh ! »

Julien. Des fois, elle a trop la flemme d'attraper le souvenir :

Divine. « C'est loin. »

Julien. Et elle reste agrippée à sa colère contre Mignon.

Scènes de colère.

Divine. « Tu m'as eue. Je vais te tuer. Tu m'as baisée. Et maintenant, je vais te tuer. » Ça tourne dans sa tête. « Tue-le. Il faut le tuer. Dégage-le. Sors ! Va-t'en ! Arrête avec Mignon ! Sors de ma tête ! Barre-toi ! Ooooh ! Je t'aime, Mignon ! Je t'aime encore. Tu es toute ma vie. Tu comprends rien ! Comment as-tu pu ? Dégage ! Reviens. Viens me voir. Fais semblant de passer par hasard. » Et, si elle avait eu le téléphone : « Appelle-moi. Fais-moi un signe. Un signe de rien. On est copains ? Encore ! » Et à elle-même : « T'es trop conne. Ma pauvre. Pauvre conne. » Parfois, ça variait : « Connasse. » Elle essayait même l'insulte qu'il avait lâchée contre elle : « Salope. » Mais décidément, ça passait pas. « Comprends pas. » Elle cherchait. Mais des raisons, y en n'avait pas. « Il voulait partir c'est tout. » Elle clope. « Te voulait pas. » Elle mange un balisto. « Il part pour le fric. » Elle jette le papier n'importe comment dans l'appart. « Cherche pas. Abandonne. » Divine bloque sur une série pourrie : *Angélique, Marquise des anges.*

Joffrey. *Moi aussi j'étais fou.*

Angélique. *Fou ?*

Joffrey. *D'attendre.*

Angélique. *D'attendre quoi ?*

Joffrey. *Pour le dire.*

Angélique. *Eh bien, dis !*

Temps.

Joffrey. *Je t'aime.*

Julien. Et par la grâce de cette série, Divine retombe en enfance.

Sabine. Elle est Lou.

Lou. Je suis Lou !

Cécile. Et elle découvre l'amour pour la première fois. Et l'amour est un garçon.

Et elle ne sait ce qu'elle est.

Lou. Je ne sais pas ce que je suis !

Cécile. Elle est quelqu'un d'autre.

Lou. Je suis une fille ! *Elle rit.* Fille ! Fille ! Fille !

Cécile. Et il y a au village un garçon. C'est un garçon terrible : « D'abord, il est pauvre. Il n'a pas de parents. Et puis, il est d'origine étrangère. Peut-être un tzigane ! »

Lou. Le mot « *tzigane* » fait frémir Lou toute entière. Car Lou petite fille et Divine plus tard furent pleines de désirs pas jolis jolis : « Des relents de domination post-coloniale. »

Cécile. Et comme cet Alberto –

Lou. - Il s'appelle Alberto !!

Cécile. - l'intrigue.

Apparition d'Alberto.

Alberto. Salut !

Lou. Salut !

Temps.

Lou rit.

Alberto. T'es Lou de la maison aux ardoises ?

Lou. Yep.

Alberto. Tu dis *yep* ?

Lou. Oui. Oui oui !

Alberto se passe les dents sur la lèvre du dessous.

Alberto. Ok. Ok.

Temps.

Alberto. Tu sais siffler avec les doigts dans la bouche ?

Lou. Oui. Un peu.

Lou siffle.

Alberto. Pas mal.

Alberto se passe les dents sur la lèvre du dessous.

Alberto. Ok. Ok.

Temps.

Alberto. T'as déjà vu des serpents ?

Julien. Lou n'en peut plus. Il fout la paix à Ernestine.

Ernestine. Tant mieux. J'ai la paix.

Julien. Y a personne qui l'interrompt dans ses rêveries.

Ernestine. C'est bizarre.

Lou. Tchô, m'man !

Julien. Lou lui manque presque.

Temps.

Ernestine. Tu fais quoi ? Où qu'c'est qu'tu traînes ? Rent'pas tard ! *Temps.* Où qu't'as encore traîné ?

Cécile. Mais Lou ne traîne pas. Il danse ! Il danse sur son biclou. Il danse partout. Sur les cerisiers. Il fait les pointes. Il met les robes d'Ernestine. Et danse. Les robes à faux-cul. Et danse. Il met des rubans. Et danse.

Lou. Et pourvu qu'Alberto ne me voie pas !

Cécile. Et tourne.

Lou rit.

Cécile. Il rit.

Lou. I'm in love !!!!

Cécile. Il embrasse les feuilles. Et tout a du goût. Il mange de bon appétit.

Julien. Et ce souvenir ragailardit Divine qui elle aussi a faim, faim, faim ! :

Divine. Je me boufferais bien une côtelette !

Julien. Elle invite son souvenir à sa table. Et ce qui, de l'extérieur, pourrait vous sembler pathétique, vous qui êtes toujours prompts à juger, ricaner, ou, pire encore, vous apitoyer sur le sort de, diriez-vous : « un PD qui met la table pour ses souvenirs, et même allume des bougies, ah ah ! » est en fait une fête véritable, le début de la vie, et tout Alligny-en-Morvan est dans l'appartement de Divine. Le linge blanc qui sèche. Les draps qui fouettent. Et les chiottes dans le jardin.

Divine. Là où je me suis tant baignée dans les pets !

Julien. Et elle va dans les chiottes pour humer l'odeur de merde.

Divine. C'est mon truc !

Julien. Elle rit.

Divine. C'est moi qui ait fait ça !

Julien. Et elle est contente d'avoir fait quelque chose.

Divine. On peut pas dire que j'ai rien fait !

Julien. Elle rit.

Divine. Contente ! Je suis contente !

Julien. Elle chavire. Car Alberto gagne toute la chambre.

Cécile. Il surgit. Avec ses cuisses musclées.

Divine. « Viens là, mon colosse ! » Il avait peut-être seize ans, et lui paraissait un homme : « C'est un homme ! Un homme ! Un homme et je me l'aime ! »

Alberto. Et il en était enchanté.

Divine. Oh ! Il siffle avec les doigts !

Cédric. Plus tard, en sifflant, Divine tentera d'imiter l'homme qu'Alberto était. Car en lui se nichait l'homme véritable. L'originel. Le parfait. Qu'elle prit d'abord pour un Dieu. « L'idiot ! » C'était son Dieu.

Divine. Elle disait : « Je vais toute m'offrir à lui en sacrifice. » Et c'était encore enfoui, car elle ne connaissait pas du tout le vice mais tout en elle criait : « Prends-moi ! Prends-moi ! Prends-moi toute ! »

Cécile. Et même les roseaux alentours :

Les roseaux. Prends-la ! Prends-la !

Cécile. Et les ruisseaux :

Les ruisseaux. Prenez-vous !

Divine. Elle avait envie d'être prise. Captive. Captive des anges.

Dans les fossés. Cinq heures. Apparition d'Alberto.

Alberto. Viens. J'veis t'montrer quelque chose.

Lou (*en lui-même*). Oooh ! Je ne sais pas quoi dire !

Alberto. T'as perdu ta langue ?!

Lou. Ah ah ah ! (*en lui-même*) Oooh ! Comme je suis bête à rire !

Alberto. Alors ? T'as les jetons ?! « *Dis-le, va. J'étais pareil, avant (p.162).* »

Temps.

Alberto. Touche.

Temps.

Alberto. Tu vois, elles te font pas d'mal.

Long temps.

Cécile. Et il se fait alors silence. Silence dans la vie de Lou.

Temps.

Les ruisseaux. Viens. Et touche. Et bois. Et goûte. Et sens. Et vis.

Temps.

Julien. Et pendant ce silence, qui était la langue même de la terre, grave, solennelle, Alberto viola le gamin.

Divine. « Ah bah ! Ça m'a fait du bien, ce souvenir ! » Pense Divine. Quand l'enfance revenait en elle, elle redevenait toujours un peu rudimentaire. Comme si Alberto l'eût contaminée.

Divine sait qu'il est maintenant grand temps de sortir de sa déprime. « En même temps, je vais bien avec l'actualité ! »

Arthur. Y a encore eu un attentat à Bruxelles, trente-et-un morts.

Divine. Elle clope. « Pour une fois que je fais corps avec mon époque ! » Elle rit. Mais au fond d'elle-même, elle ne rit pas. Elle trouve ça terrible. « Et faites surtout qu'une bombe ne tombe pas sur Mignon. » Ça, elle le supporterait pas. « Si l'envie lui prenait de traîner à Bruxelles. » Elle clope. « Surtout maintenant qu'il est avec sa pute. » Elle clope. « Ou bien si. Faites-les éclater tous les deux. Voilà. » Elle regarde au cas où si Mignon lui aurait laissé un message. Des fois que. « Ah ben non. »

Arthur. *Au moins trente-et-un morts et plus de deux cents blessés.*

Divine. Divine soupire. Elle ne sait plus très bien à quel souvenir s'accrocher.

Et plus tard, grave, dans son lit : « Je suis un vaurien. Alberto est un vaurien. Et moi aussi. Je le suis par lui. Nous le sommes. Nous ne valons rien. Je suis le tzigane. Je suis tes coups bas. Je suis lâche. Tu es lâche. Et cette lâcheté nous constitue. »

Julien. Cédric ne comprend pas trop comment Lou peut aimer Alberto. Comme il croit bien penser, il dit :

Cédric. En même temps, c'est pas mal d'aimer un corps étranger. Un rom. Les roms ont bien besoin d'être aimés.

Julien. Puis, il se trouve un peu crado d'avoir de telles pensées.

Temps.

Julien. Cédric relit le Livre :

Cédric. « *Lou aima Alberto pour sa lâcheté.* » p.327. Est-ce que c'est une valeur suprême, la lâcheté ?

Julien. Cédric aimait pourtant ça, lui, l'idée d'être un héros. Un brave. Un guerrier.

Cédric. C'est important, les héros.

Arthur. Mais qui comme héros aujourd'hui ?

Cédric. Cédric pense à ces types qui se font sauter. Est-ce que c'est des assassins ? Des martyrs ?

Arthur. Des idiots ?

*

9.

Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Julien. Cédric pense à la figure de « Notre-Dame ».

Cédric. Dans le Livre, Genet s'est inspiré d'un véritable assassin pour créer Notre-Dame.

Julien. Le jeune Maurice Pilorge.

Zoom sur le portrait du jeune Maurice Pilorge.

Cédric. Cédric savait qu'il leur fallait maintenant chercher un Notre-Dame contemporain :

Julien. Le faire jaillir du Livre.

Cédric. Qui était-il, l'assassin des années 2020 ? Où était-il ?

Les acteurs, Saint-Etienne, salle de répétitions, 2016.

Julien. Arthur a perdu le livre de *Notre-Dame-des-Fleurs*. Il a mis des plombs pour le lire. Il a rien compris.

Arthur. Ça rend Cédric complètement fou.

Julien. Arthur, il en n'a pas grand-chose à foutre de l'œuvre. Lui, ce qui lui importe, c'est la vraie vie. Il voudrait bien mener une vie de petite gouape comme Notre-Dame. Mais dans le fond, il est plutôt rangé comme garçon. C'est juste un acteur. Il passe parfois des nuits à dormir dans les buissons. Complètement défoncé.

Arthur. Ça le fait bien marrer.

Julien. En vrai, il est davantage Keanu Reeves que River Phoenix. *My own private Idaho*, vous connaissez ? Il va pas mourir d'une overdose dans les fourrés.

Arthur. Encore que. N'empêche, même s'il a pas lu complètement le bouquin, et même s'il est pudique, la vie et la mort de ce gamin, ça le touche

Cécile. – (il a lu juste les passages où il est concerné).

Arthur. D'abord la description. Ça correspond hyper bien : « *Taille, 1,71m, poids 71kg, visage ovale, cheveux blonds, yeux bleus, teint mat, dents parfaites, nez rectiligne (p.17).* »

Cédric. C'est lui.

Julien. A part les dents. Arthur dit ça :

Arthur. C'est tout moi !

Julien. Et puis, il rit. Ses dents partent en éclat. Et ses dents imparfaites, ses dents que vous ne manquerez pas de voir, on ne voit que ça, ces dents qui lui font une drôle de tête se plantent aussitôt dans les mollets de Divine. Et c'est par là qu'il la tient.

Cédric. Pour le reste, il a vraiment tout du gamin dont on dit :

Arthur. On lui donnerait le bon dieu sans confession

Cédric. et immédiatement de quelque crime on le suspecte,

Arthur. - et Notre-Dame, car c'est de lui, enfin, dont Arthur voudrait parler - il n'était pas assoiffé comme Divine, trouvant toujours un prétexte à parler d'elle, à la ramener, et à se mettre au centre

Sabine. « Qu'est-ce que je disais ! »

Cédric. Dit Ernestine, qui aurait bien voulu en faire autant

Sabine. « Mais j'ai pas eu de chance dans la vie ! »

Arthur. - Arthur, lui, voulait disparaître dans ce personnage, et peut-être comprendre non pas quelque chose de lui, il n'y songeait même pas, mais quelque chose du monde.

*

10.

Quelque part entre chez le vieux dans le Livre et 2016.

Cédric. C'est comme ça que tout avait commencé :

Notre-Dame. J'avais b'soin d'fric !

Arthur. Dit Notre-Dame. On lui avait dit de dire ça. Mais à la vérité, ce n'était pas le besoin de fric qui l'avait fait entrer dans la maison du vieux.

Le vieux. C'était le vieux lui-même.

Arthur. La porte était entrouverte, et c'était un bon vieux.

Le vieux. Un vieux qui avait fait la guerre.

Arthur. Et ça, ça avait passablement impressionné Notre-Dame. Il lui avait offert une poire. Et ils étaient tous les deux descendus à la cave :

Le vieux. C'est mon coin !

Arthur. Le vieux lui avait montré des armes. (Il y avait aussi des photos de femmes à poil sur les murs :

Le vieux. Mais ça, tu le dis pas, hein !)

Il rit.

Arthur. Ensuite, le vieux avait commencé à étouffer dans cette cave. Il avait dit :

Le vieux. On étouffe dans cette cave.

Arthur. Il lui avait montré son cou. Il lui avait bien montré son cou. Son cou rouge là. Son cou d'vieux

Le vieux. - facile !

Arthur. Il lui avait bien fait comprendre qu'il voulait partir :

Le vieux. Aller là-haut. Se délivrer.

Arthur. Devenir, lui aussi, un ange.

Le vieux. Et retrouver des vierges dans les cieus pourquoi pas ?

Il rit.

Arthur. Notre-Dame regarda le vieux. Et il le trouva vraiment très, très vieux. Avec des yeux transparents.

Temps de gêne entre Notre-Dame et le vieux.

Le vieux. Et ça, c'est une photo de ma fille ! Elle est morte !

Arthur. Notre-Dame ne sut pas quoi faire de cette information.

Cédric. De manière générale, les informations ne lui parvenaient pas tout à fait au cerveau comme à vous autres. Ou, du moins, la réaction qu'elles suscitaient était pour le moins étrange, et même si d'aucuns y trouveront sans doute quelque logique bonne, bêtement bonne :

Arthur. « Sans doute Notre-Dame a-t-il été ému par ce vieux ? Sans doute a-t-il voulu rendre ce vieux à sa fille ?! »

Cédric. - ce qui, dans la bouche de Notre-Dame, s'il en avait eu l'idée, eût pu se traduire par un :

Arthur. « J'ai voulu rendre service quoi ! »

Cédric. - le vrai Notre-Dame, lui, ne pensa rien. Il étrangla. Et étrangla. Et étrangla

Arthur. « *jusqu'à ce que le vieux n'en puisse pu !* p. 335 ».

*

11.

Quelque part entre le Tabernacle, dans le Livre, et Saint-Etienne, la salle de répétitions, 2016.

Julien. Notre-Dame est un petit branleur. Une petite frappe, comme on dit. Ce qu'il a fait Divine ne sait pas bien. Elle sait juste qu'il pourrait le faire.

Divine. Ça suffit pour faire battre son cœur.

Julien. Elle aime son passé de voyou :

Divine. « Il a un passé de voyou ! »

Divine. C'est quoi, cette croix ?

Notre-Dame. Ça ? C'est un pote qui m'a fait ça en tôle.

Divine. T'as fait de la tôle ?

Notre-Dame. Ouais.

Divine. « *Ouais* » ?

Notre-Dame. Comme ça.

Divine. Comment ça « *comme ça* » ?

Notre-Dame. Notre-Dame reste un peu flou.

Divine. Ça arrange bien Divine.

Notre-Dame. Elle préfère pas trop savoir.

Divine. Elle dit : « C'est pas le sujet ce que tu fais. »

Notre-Dame. Elle dira ça au juge plus tard :

Divine. C'est pas le sujet ce qu'il fait.

Notre-Dame. Le sujet, c'est ses yeux.

Divine. Ses mains qui l'empoignent.

Notre-Dame. Sa queue.

Divine. Elle se demande si ça passera. Elle se dit : « Je suis en train de me tuer avec ce type. Une espèce de suicide social. »

Notre-Dame. Et va savoir pourquoi, ça l'excite.

Divine. « Il est peut-être dangereux ? » Elle a peur qu'il n'aille en Syrie et ne la quitte. Il fomenté toujours des plans. Ça se pourrait bien. De toute façon, Divine n'aime pas parler politique. N'empêche, il est beau quand il en parle. Un monument, Notre-Dame. Divine voudrait en faire un monument pour le salon. Et le chérir. Et déposer tout autour des fleurs. Comme on a fait pour les morts du Bataclan. Elle a trouvé ça hyper beau, ce mémorial. Elle voudrait mettre autour de Notre-Dame des fleurs, des bougies, des petits mots avec des fautes d'orthographe. Elle pense que Notre-Dame est l'incarnation de la liberté d'expression.

Notre-Dame. Quand j't'encule, c'est la France que j'encule.

Divine. (Il avait dû lire ça sur un site paramilitaire).

Divine était enchantée d'être toute la France. Elle avait grandi en France. A Alligny-en-Morvan. Elle aimait tout de la France. Les églises. Les sous-préfectures. La devise sur le fronton des écoles. Elle aimait la France profondément. Profondément la France profonde. Elle aimait les vignes. Les bois. La grange de sa toute première fois. Elle aimait les chemins de fer français. Les chiottes de train. Elle avait eu tant d'émotions dans les chiottes. La France, elle l'avait sillonnée toute entière. Elle avait aimé les aires d'autoroutes. Les plages du cap d'Agde. L'aire des fruitiers. Elle avait aimé les saunas de Berck-sur-Mer. D'Anglet. De Montpellier. Elle aimait la fête du 14 juillet. Elle avait vu un super feu d'artifice à Saint-Sébastien. Elle avait aimé tous ces visages tournés vers le ciel. Au milieu des vieux et des enfants. Ça la dérangeait pas, les autres. Ça la dérangeait pas, la France. C'est elle, qui dérangeait.

*

12.

Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Cédric bloque sur internet.

Dialogue entre Cédric et Julien, 2.

Julien. Tu ne trouves pas que la pièce prend un drôle de tour ?

Arthur. Julien est un peu inquiet. Cédric est tellement perdu en ce moment.

Julien. Ces sites, ça te retourne la tête. Arrête. On va être condamnés pour apologie du terrorisme, on aura l'air malin. Tu veux pas plutôt raconter la douce vie des PD d'aujourd'hui ?

Cédric. Bof. Ça m'dit rien.

Julien. Tu veux pas mettre Abdeslam dans le rôle de Notre-Dame non plus ? Tu veux le parer de fleurs, lui aussi ?

Cédric. Je sais pas. Est-ce qu'il ne nous fait pas peur, Abdeslam ?

Temps.

Julien. Si. Il nous fait peur.

Cédric. Eh ben, j'essaie juste d'appréhender nos peurs.

Julien. Et tu crois que tu vas appréhender ta peur en suçant Abdeslam puis en te faisant enculer ?

Cédric. Je sais pas. Je cherche. Laisse-moi travailler. En tous les cas, je ne l'appréhende pas en le traitant d'emblée comme l'ennemi déclaré.

Arthur. Julien se sent mal. Il a peur de Cédric dans l'appart. Il a peur que Cédric ne le plaque contre le mur et ne lui défonce le crâne avec le vase en cristal de leur PACS. Ça lui fait peur, ce vase. Il n'a pas voulu ça.

Julien. Ça prend vraiment un tour qui craint.

Arthur. Il a mal dans le ventre rien que d'y penser. Il veut Doll. Il veut caresser Doll. Il voudrait dire :

Julien. Tu ne me donnes plus de réconfort en rien. Tu m'inquiètes.

Arthur. Il a peur, peur, peur, Julien.

Julien. Mais Cédric bloque sur internet. Il caresse doucement la bouche des assassins. Abdeslam. Ses cousins. Des images, y en a plein.

Cédric. Cédric note « Et si Notre-Dame vivait parmi nous maintenant ? Que nous ferait-il ? » *Temps.* « Que serions-nous capables de nous faire ? »

*

13.

Quelque part entre le trottoir dans le Livre et Saint-Etienne, la salle de répétitions, 2016.
Les tantes.

Mimosa. Non mais tu peux pas du tout comparer Notre-Dame et les terroristes !

La Ginette. Quoi ?!

Mimosa. Notre-Dame, il est criminel par accident !

La Ginette. Qu'est-ce qu'elle dit ?!

Mimosa. Ou par beauté.

Castagnette. Quoi « *par beauté* » ?

La Ginette. DIVINE A UNE HISTOIRE AVEC NOTRE-DAME ???!

Mimosa. On fait pas n'importe quoi avec le Bouquin !

La Ginette. Qu'est-ce qu'elle dit ?!

Mimosa. Y a une Loi dans l'Bouquin !

La Ginette. C'est quoi, l'*Bouquin* ?

Mimosa. Sinon, c'est du blasphème !

Angela. T'es nouvelle ?

Mimosa. Le blasphème, c'est du blasphème !

Mimosa pleure.

Castagnette. Oh ! Tu vas pas pleurer, Mimosa !

Mimosa. Mais vous respectez rien du Bouquin ! *Elle pleure.* Vous interprétez n'importe comment ! Vous comprenez rien ! Rien ! Rien !

Mimosa pleure.

Angela. A mon avis, Mimosa a raison.

Mimosa. MAIS IL NE S'AGIT PAS DU TOUT D'ÇA ! VOUS COMPRENEZ RIEN ! RIEN ! RIEN !

Castagnette. D'où tu tiens qu'on sait ce que Notre-Dame il est pour nous et ce qu'il nous fait ? On sait jamais. Et même le Bouquin, il le sait pas. Pourquoi qu'il le saurait, le Bouquin ?

La Ginette. Moi aussi, j'avais plus comme Castagnette.

Mimosa. ET VOILA ! TOUT L'MONDE EST CONTRE MOI !! *Temps.* ALORS QUE C'EST QUI QU'A TROUVE L'BOUQUIN EN PREMIER ?!!!! *Temps.* SI C'EST COMME ÇA, JE QUITTE LE TROTTOIR !

Castagnette. Ouais c'est ça vas-y casse-toi tu nous gonfles.

Communism. Laisse-là. Elle va revenir de toute façon. Elle est fâchée parce qu'on la voit presque pas.

Castagnette. Crève, salope. J'peux pas m'l'encaisser. *Temps.* On va mieux sans Mimosa.

La Ginette. Ouais.

Temps.

Castagnette. Ouais. *Temps.* Quelle conne.

Temps.

Angela. Non mais Notre-Dame, il porte quand même le titre du Bouquin.

Mimosa. Justement ! C'est pas du tout un héros comme d'habitude ! C'est un héros qui fait rien ! A part des crimes de merde ! Des crimes gratuits qu'on se rend même pas compte pour la beauté du crime. Il a même pas d'idéologie dans la tête. Il a rien. Il a rien dans la tête et c'est ça qu'est beau. Il est guidé par le rien. Le vide. C'est le néant qui le porte !

Castagnette. Je trouve aussi très con que Notre-Dame soit con. Ça veut dire quoi ça ?

Mimosa. C'EST DANS L'L'BOUQUIN !!!!

Castagnette. QU'EST-CE QU'ON S'EN TAPE ?! IL EST MORT, GENET ! ON FAIT C'QU'ON VEUT !

Monique. Tu m'donnes une bouffée ?

Communium. Je te donne une bouffée.

Angela. Eh oh ! Vous allez pas vivre une histoire d'amour entre putes ?!!

Elles relisent toutes le bouquin.

La Ginette. A mon avis, c'est Divine, la criminelle.

Divine. Divine ?! Elle aimerait bien mais elle peut pas. Elle n'arrive jamais à se hisser jusqu'au crime. *Temps.* Elle laisse le crime des autres se faire.

Communium. Elle est comme nous tous quoi.

Castagnette. Quoi comme nous ?

Communium. On laisse le crime se faire.

Castagnette. Oh ça va ! Tu m'fais la leçon ou quoi ?!

La Ginette. Ça caille non ?

Monique. Moi, c'qui m'inquiète, c'est la *capacité de résilience des français*. Qu'on va s'faire écrabouiller.

La Ginette. Ça caille !

Communium. Vivement 2020 qu'on fasse les putes sur internet. On s'caillera moins.

*

14.

Quelque part entre Alligny-en-Morvan, la maison aux ardoises dans le Livre et la salle de répétitions, Saint-Etienne, 2016.

Lou et Ernestine dans la cuisine.

Julien. Lou était là quand elle salait la soupe :

Ernestine. Qu'est qu'tu fais dans mes pattes ?!

Julien. Il était là quand elle passait des coups de fils importants :

Ernestine. J'ai des coups de fils importants.

Julien. Elle s'enfermait à clé dans la chambre. Il venait se coller contre la porte. Une fois, il lui avait demandé un violon pour Noël.

Ernestine. Un violon !

Sabine. Ernestine avait lâché la salière dans la soupe :

Ernestine. *Méchant !*

Julien. Voilà le mot.

Lou. Lou était méchant.

Ernestine. Et voleur en plus !

Julien. Elle l'avait surpris plusieurs fois la main dans le sac.

Sabine. Une fois, il avait volé à l'école. Il avait arraché les pages des *Fleurs du mal* et les avait volées. Comment ne pas rougir.

Lou. Parfois, il tentait de s'intéresser à elle. Il lui avait offert un poème pour la fête des mères.

*Il y a plus de fleurs
Pour maman dans mon cœur
Que dans le monde entier
Plus de merles rieurs
Pour maman dans mon cœur
Que dans tous les vergers
Et bien plus de baisers
Pour maman dans mon cœur
Qu'on en pourrait donner
(Maurice Carême)*

Sabine. Elle avait grincé :

Ernestine. « C'est pas l'mien ! » Je vais lui dire : « T'es pas l'mien ! »

Sabine. Mais elle avait dit :

Ernestine. Bravo, mon chéri.

Lou. Lou avait retrouvé son poème dans le container jaune pour le tri.

Ernestine. De toute façon, on n'a rien en commun.

Sabine. Ernestine n'avait rien de commun avec Lou.

Ernestine. Rien ! Rien !

Sabine. Il ne voyait jamais ce qu'elle voyait. Il était toujours ou dans ses pattes ou dans ses livres :

Ernestine. Jamais où qu'il faudrait !

Sabine. Elle le tourmentait avec le balai-chiottes :

Ernestine. Qu'est qu'tu fais r'croqu'villé dans tes livres ?!

Sabine. Elle avait envie de l'écraser dans ses livres.

Ernestine. Une fleur séchée. Voilà c'que qu'tu vas finir par dev'nir : une vieille fleur séchée !

Sabine. Elle riait.

Lou. Une fois, elle avait dit ça :

Ernestine. Tu sais, c'est pas du tout l'violon, l'problème. L'problème, c'est toi.

Lou. Elle avait crié : « Tu gênes ! »

Sabine. Et en elle-même :

Ernestine. Tapette.

Sabine. Aujourd'hui, il en avait encore fait une belle connerie. Ce qu'il avait fait, Ernestine ne peut même pas vous le formuler, tellement elle avait honte. Par contre, elle en avait des images dans la tête. Et la nuit, ça lui venait. Le cul de son fils lui venait dans la tête. Son cul, et l'usage qu'il en fait :

Ernestine. J'vais l'balancer du toit.

Sabine. Ernestine pleurait de rage de ne pouvoir tuer son fils - car Lou n'était pas ce qu'on peut tuer (on était en France). Et puis, il avait des fossettes.

Ernestine. Fiotte. Pédale. Tafiolo.

Sabine. Ernestine voulait rendre son fils tout entier :

Ernestine. Gratuit ! Je vous le donne.

Julien. La vie d'Ernestine était orientée par trois pensées : 1. Le fantôme de la mort de Lou

Sabine. - (et comment elle pourrait s'y prendre).

Julien. 2. Le fantôme de l'enterrement de Lou

Sabine. - (un deuil fait « *de crêpe p.24* »).

Julien. 3. Sa vie après la mort et l'enterrement de Lou

Sabine. - (et tout ce qu'elle pourrait alors entreprendre).

Julien. Elle développa la scène 3

Sabine. - (en mime).

Ernestine et toutes les belles choses qu'elle fait dans la vie (y compris des choses utiles pour elle-même et pour les autres).

Lou. De tout ça, Ernestine ne laissait rien paraître. Elle élevait Lou comme si elle l'aimait.

Sabine. Elle lui lavait les petits cheveux. Elle lisait des histoires. Des histoires qui lui plaisaient à elle. Elle crut qu'elle finirait par l'aimer, à force de gestes doux.

Lou. Elle lui prêta ses robes.

Sabine. Elle le trouva jolie. Et lui mit des barrettes. Et ils rirent toutes les deux. Et la fit tourner. Et comme sa fille tournait bien. Et comme elle était drôle, avec ses petits bras :

Ernestine. Comme tu es gracieuse !

Lou. Et Lou tournait dans sa petite robe. Et il y avait alors tant de divin dans la maison. C'était pourtant rien, une robe !

« Mets-moi un peu de rouge sur les joues ! »

Sabine. Ernestine mettait un peu de rouge sur les lèvres de Lou. Et Lou se plaisait. Dans la glace. Toute brillante. Elle riait ! Ernestine pensait alors :

Ernestine. Je t'aime. Je t'aime, ma fille.

Sabine. Elles se regardaient dans le miroir ensemble :

Ernestine. Viens ! On va se regarder dans le miroir.

Sabine. Elles se trouvaient belles dans le miroir toutes les deux :

Lou. Tu es belle, maman.

Ernestine. Non. C'est toi qui es belle, Lou.

Lou. Toi, maman.

Ernestine. Nous deux. On est belles toutes les deux.

Sabine. Et elles tournaient dans la salle de bain d'être si belles toutes les deux.

Lou. Et Lou espérait que Dieu la voit. Que Dieu la voit ainsi. Telle qu'elle était.

Sabine. Et Lou cueillait des fleurs pour maman. Elles se les mettaient l'une l'autre dans les cheveux :

Ernestine. Voilà. Comme ça.

Sabine. Elles se regardaient des feuillets : *Dallas. Santa Barbara. Angélique, marquise des anges.*

Julien. Un jour, un voisin était entré dans la pièce sans prévenir.

Ernestine. Je suis toute découverte !

Sabine. Et Ernestine s'était remise à haïr Lou avec beaucoup de patience. Elle avait pris la robe rouge. Elle avait dit :

Ernestine. Cette robe, tu vas la donner.

Sabine. Et c'est comme si elle eût dit :

Ernestine. Ce que nous avons vécu n'a jamais existé. Ce n'est même pas un secret. Même pas un jeu. C'est rien.

Sabine. Il y avait dans le village un fou. C'est le jeune fou qui prit la robe.

Lou. Un gogol.

*

15.

Quelle part entre la mansarde dans le Livre et Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Arthur. Divine était légèrement dégoûtée par les femmes. Une fois, elle avait vu du lait gicler du sein d'une vraie femme. Et ce jet, douceâtre, l'avait dégoûtée :

Divine. Biiiiii !

Julien. Cédric, lui, dans la vraie vie, avait le goût des femmes.

Cédric. Je suis bigoût !

Julien. Pensait-il. Il avait même couché avec une femme

Cédric. - une fois.

Arthur. Divine non. C'était bloqué. De toute façon, elle en voyait jamais.

Divine. Y en n'a pas dans mon histoire ! Dehors ! On est mieux entre nous !

Arthur. De la vie de Cédric, elle acceptait Doll. Les autres, elle ne voulait pas les voir :

Divine. C'est étanche ! Ça rentre pas ! Vous rentrez pas ! Vous rentrez pas dans mon histoire, c'est clair ?!

Quelque part entre Alligny-en-Morvan, la maison aux ardoises dans le Livre et la salle de répétitions, 2016.

Julien. Quand il était enfant, toutefois, Divine, que nous appellerons Lou, avait été très amoureux d'une petite fille :

Cécile. Solange.

Apparition de Solange.

Julien. Il avait d'abord été hanté par son prénom :

Lou. « Solange. Solange. » Il pensait : « Elle a un ange dedans. »

Julien. Et cela l'enchantait.

Cécile. Et il courait avec Solange par les chemins.

Lou. Solange, ma petite Pythie.

Au bord d'une falaise. Matin. Vertige. Action.

Solange. Quelqu'un va mourir ici. *Temps.* Quelqu'un va se jeter de cette falaise.

Lou. Est-ce que c'est moi ? Ou nous peut-être ? Est-ce que tu ne veux pas que ce soit nous ?

Temps.

Solange (intense). Non. C'est pas nous.

Temps.

Solange. C'est quelqu'un qui est en nous, et pas du tout nous.

Temps.

Julien. Lou sentit qu'il n'était pas le seul à produire de la fiction. Pire, il sentit que Solange parvenait à fantasmer d'autres êtres en elle-même.

Cédric. Vous croyez pas qu'il faudrait couper Solange ?

Cécile. ...

Cédric. Non mais c'est rien Solange dans le roman. Elle est rien pour Lou. Rien du tout.

Cécile. Quoi « rien du tout » ?

Cédric. Elle est deux pages.

Temps.

Cécile. C'est la clé, Solange. Elle donne la clé de tout. Elle donne à Lou son premier baiser. Elle crée la vie partout. Dans les étangs. Les rocs. « *Les tables d'acajou.* » Elle éclate l'espace et le temps. Elle te débloque. Tu vois pas qu'elle te débloque ?! Ça me tue ça. Y a une fille magnifique qui te débloque, et tu la nies.

Julien. C'est pas ça.

Cécile. C'est quoi ?

Julien. C'est le temps, Cécile. On a mis 2h20 dans le programme.

Cécile. Ok. C'est le temps qui décide. Je note : Julien, 4 novembre 2016 : « C'est le temps qui décide de couper la parole des femmes ».

*

16.

Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Dialogue entre Julien et Cédric, 3.

Julien. Tu l'aimes ou tu l'abhorres, Genet ?

Cédric. Genet ? Il parle comme personne.

Julien. Et quoi ?

Cédric. Ça m'ensorcelle. *Temps.* Et ça me fait pleurer.

Temps.

Julien. Et moi, je te fais encore pleurer comme ça ?

Temps.

Julien. Et Divine ? Tu l'aimes ?

Cédric. Je l'aime.

Julien. Et Lou ? Tu l'aimes ?

Cédric. Je l'aime aussi.

Julien. Et Ernestine ?

Cédric. Pas trop.

Julien. T'aimes tous les personnages à part les personnages féminins ?

Cédric. ... Non mais au-début Solange je l'aimais bien. Et puis après, elle m'a soulée.

Julien. Et Mignon, tu l'aimes ?

Cédric. A ton avis ?

Julien. Et Notre-Dame ?

Cédric. J'ai faim ! On sort ?

Julien. Oui ! On sort.

Cédric. On va où ? Dans un endroit spécial PD ou dans un endroit pas spécial PD ?

Julien. J'm'en fous.

*

17.

Quelque part entre Le Tabernacle, Paris, dans le Livre, et le Tabernacle, Clermont, 2016.

Gorgui enlace Notre-Dame.

Les tantes.

Communion. T'as vu comme elles se collent !

La Ginette. Qui ? Qui ? T'as dit qui ?

Mimosa. La Notre-Dame contre Gorgui !

La Ginette. « *Gorgui* » ?

Mimosa. Il apparaît page 190 pour la première fois.

La Ginette. T'es sûre ?

Mimosa. C'est « le plus beau nègre que Genet n'aie jamais vu. »

Angela. Il écrit ça ? « *Nègre* » ?

Mimosa. Tiens ! Le voilà ! : « *Seck Gorgui, je le veux beau, nerveux, et vulgaire !*

Gorgui. *Sa naissance lointaine, ses danses la nuit, son crime enfin, étaient des éléments qui l'enveloppaient de poésie. »*

Temps.

La Ginette. Divine doit être folle !

Les tantes. La pauvre !

Communion. Pourvu qu'elle ne voie rien !

Les tantes. La pauvre ! La pauvre !

Mimosa. Pauvre Divine !

Les tantes rient.

Gorgui et Notre-Dame dansent très enlacées.

Mimosa. Ça va, Divine ?

Divine. - et pour ne pas répondre, ne pas penser à eux

Notre-Dame. - à Gorgui le Noir

Gorgui. - aux cuisses noueuses de Gorgui contre le corps duveteux de Notre-Dame,

Notre-Dame. - à la tâche humide

Divine. « la tâche à venir ! » Divine pense ça (et elle frémit), Divine se remet les cheveux, regarde un peu son iPhone, et peut-être un peu pour faire la maline, et, surtout, pour oublier qu'ils n'ont pas voulu d'elle ce soir - elle rage ! et pour garder, sans doute, un semblant de dignité, savoir où foutre son corps, son regard, Divine, soûle, épuisée, se sentant vieille, trouva refuge dans l'actualité : elle s'assit sur les chiottes, et se mit à scroller sur son iPhone, et pour oublier non pas la bandaison de Notre-Dame - la belle affaire ! mais l'oubli de Notre-Dame à son égard (« Cruel ! Cruel !!! »), elle tapa : « *Persécution des gays en Syrie* »,

et lut, en exergue à une vidéo postée par Daesh : « *Lorsque deux hommes montent l'un sur l'autre, le trône de Dieu tremble.* » Et ce titre l'accrocha, la fit littéralement partir : « *Lorsque deux hommes montent l'un sur l'autre, le trône de Dieu tremble !* » relut-elle pour elle-même, « *Le trône de Dieu tremble.* Ooooooh ! » - et le temps du tremblement du trône, Divine oublia le tremblement des lèvres de Notre-Dame sous les paumes de Seck Gorgui,

Mimosa. - Ça va ?

Monique. Dit à la porte Mimosa III

Divine. - et ses doigts se mirent à courir sur l'écran : « *Homosexualité / Syrie / Châtiment* », elle lut : « *L'homosexualité est considérée comme une grande faute dans le Coran* » elle

pensa : « oui bon, dans la Bible aussi ! » et puis, à ça, qu'elle avait entendu vaguement aux actualités : « *En Syrie, l'EI jette les jeunes gays du haut des toits* » elle n'y avait guère prêté d'attention, « *On leur bande les yeux puis on les jette ! La foule les lapide !* » mais là, dans la moiteur du clubbing

Notre-Dame. - avec son Notre-Dame dans les cuisses de Gorgui encastré

Divine. - « Mon Dieu !! », elle avait envie de voir ces jeunes hommes poussés, et chuter par la fenêtre au *pays des splendeurs*. « Ces jeunes hommes jetés par la fenêtre parce qu'ils étaient des culs ! Et parce qu'ils étaient des culs, ils devaient mourir ! Voilà ! Voilà ! » Comprit Divine. « DES CULS ! EST-CE QU'ON EST DES CULS ?! »

Mimosa. - Ça va ?

Monique. Dit Mimosa IV

Divine. - et Divine voulut voir encore, et encore, ces culs qui volaient, ces culs suspendus dans le ciel, elle tapa sur l'écran : « *Hommes qui tombent* », elle savait pas trop comment formuler, elle pensa « *dégringolade* » et cela lui sembla inapproprié, « *Anges déchus !* » se dit-elle, même si c'était un peu too much, et déjà pris (« Genet a dû me le prendre ! ») « *Mes flocons !* » Voilà comme je vais les appeler : « *Mes flocons !* » Faut dire, c'était l'hiver, et il neigeait.

Divine.

Ils sont tombés

Quand je buvais mon café

Ils tomberont

Comme tombent les flocons

A terre les enfants rient :

« Drôle ! T'as vu, maman, les hommes,

Des hommes-confettis, tourbillonnent »

Ils sont tombés

Quand je laçais mes souliers

Tomberont-ils

Dans nos vies tranquilles

Pour un peu troubler

Nos cafés

Tièdes ?

A terre, les mamans crient : « Viens !

Tu vois, mon fils, ces hommes

Fondent comme des flocons

C'est rien. »

Divine. Puis, elle pensa : « Ils vont m'aider à m'élever ! » Elle eut cette illumination : « Ceux-là qui chutent, ils vont m'élever ! »

Mimosa. Et comme elle avait hâte d'être haute, soudain ! Résolue, elle sortit des chiottes :

Divine. « Divine de Divine ! » Pensa-t-elle, un frisson dans les hanches, entre les corps, dans la fumée, la sueur, elle passa, vaporeuse : « Et vas-y que j'te chope le micro ! Sensuelle, ma belle, c'est ton moment ! »

Les tantes. Oooooh !

Mimosa. Murmures dans le night-club : « C'est Divine la Divine ! »

Communion. C'est elle !

La Ginette. Est-ce vous, Divine la Divine ? La Divine à son Mignon ?

et elle sentit, à ce moment précis, que la Notre-Dame venait de jouir (« Je l'ai en moi, ce gosse ! Je t'ai ! Je t'ai ! » Pensa-t-elle, hargneuse) mais elle voulut garder la face, et elle se dit : « C'est lui le cul, et moi la face, et je ne tombe pas ! Non ! Je ne tombe pas ! »

Julien. Et tout en elle tombait, la morve sur sa robe noire, brodée de jais, elle regretta cette soirée, elle se dit :

Cédric/Divine. Encore une soirée qui m'a fait prendre de l'âge.

*

18.

Saint-Etienne, l'appartement, 2016.

Arthur. Dans la vraie vie, Divine vivait seule avec Julien.

Julien. Et Doll (un terrier).

Arthur. Dans la vraie vie, elle s'appelait Cédric. 40 ans.

Cédric. Putain.

Arthur. Et souvent, il se sentait seul.

Cédric. Et ça lui allait.

Arthur. Il pensait ça :

Cédric. Je suis un homosexuel rangé.

Julien. Il pensait à Genet. Avec sa vie d'orphelin. De voleur. Sa vie « d'artiste engagé ».

Arthur. Il pensait au spectacle qu'ils étaient en train de faire avec Julien. Ça lui parlait cette histoire d'un *Notre-Dame-des-Fleurs* contemporain. Il se disait :

Cédric. Je peux bien être Genet, moi aussi. Des prisons mentales, j'en ai plein.

Julien. Il se sentait infiniment proche de lui :

Cédric. A la fois nous n'avons rien à voir. Et à la fois tout.

Julien. Il se répétait ça :

Cédric. Tout. Tout. Tout.

Julien. C'est comme si Genet l'avait complètement inventé. Il en était un peu jaloux.

Julien. Il se demandait si Genet aurait pu écrire pour lui.

Arthur. Peut-être l'eut-il trouvé trop rangé avec son couple et son chien.

Cécile. Sans doute n'aurait-il pas même daigné le rencontrer.

Sabine. Ou alors eut-il fallu qu'il fût beaucoup plus jeune.

Mathieu. Et engagé.

Cécile. Quelqu'un d'autre.

Benjamin. Il eut fallu qu'il fût quelqu'un d'autre.

Julien. Il regarde les photos de Jean. Il l'appelle Jean, maintenant. Il en a mis partout dans l'appart. Il dit :

Cédric. Jean, qui es-tu ?!!! Aide-moi ! Aide-moi à être mille autres que moi !

Julien. Il l'implore à genoux. Comme Divine ferait.

Sabine. Mais Cédric se tient. A quoi bon dans la vraie vie faire des scènes.

Julien. Lentement, sur sa cigarette au balcon, il tire.

Sabine. Si elle n'est pas posée, cette phrase-là !

Cécile. Mais il avait vachement envie de mettre le mot *tirer* à la fin :

Sabine. Tirer. Tirer.

Arthur. Cédric pense au vol à la tire. Genet volait à la tire des bouquins. Et pour ça, il a été condamné.

Julien. Cédric pense à la scène qu'il a faite hier au Tabernacle, en Divine.

Cécile. Il pense au besoin de fiction dans sa vie.

Arthur. A l'âpreté du réel.

Cédric. Et à ce jeune homme en Syrie.

Sabine. Et ça lui noue le ventre. Il a honte. Il a honte d'avoir fait une scène avec ces hommes qui tombent.

Mathieu. Et cette chanson qu'ils ont faite. Ça le dégoûte.

Julien. Il sait pas vraiment si l'art sert à quelque chose.

Arthur. Il a qu'à accueillir des syriens chez lui. Qu'est-ce qui l'en empêche ?

Cécile. Il voudrait bien agir :

Cédric. *To act. Faire acte de quelque chose.*

Cécile. Il pense à Act Up. A-t-il fait quelque chose pour Act Up ?

Julien. Cédric se penche à la fenêtre.

Cédric. C'est hyper beau le vide, vu d'ici.

Julien. Il pense à tous les vides du monde. *Temps.* Il entend souvent ça dans son métier :

Cédric. Il y a des espaces impensés.

Julien. Il sait pas trop ce que ça veut dire. Il se dit :

Cédric. C'est peut-être ça, l'impensé.

Julien. Il fait un effort surhumain pour produire un peu de pensée :

Cédric. « Des corps qu'on laisse tomber comme si c'était la pluie. »

Sabine. Mais ça fait juste de la mauvaise poésie.

Cédric. Cédric se demande quel acte *réel* il pourrait faire. A Paris, y a un bar BBB. Réservé seulement aux *blacks, blancs, beurs*. Il pourrait peut-être y aller. Les blancs s'y font casser la gueule. Depuis quelques temps, Cédric a dans l'idée de se faire casser la gueule. Il sent qu'il en a besoin. Il a envie qu'on lui casse sa sale petite gueule de PD, envie d'aller voir dans ce bar ce qui s'y passe. Peut-être y a-t-il des membres de l'Etat Islamique au comptoir ? Ils viendraient le jeter par la fenêtre. Le pousser. - Fulgurance : « Se jeter tout seul de son balcon à Saint-Etienne ! »

Cécile. Il a, d'un seul coup, cette vision :

Cédric. Voler, lui aussi ! Et puis chuter. Etre lapidé par une foule qui rit. Des femmes. Des enfants. En France. Ici.

Cédric se penche à son balcon.

Cécile. Mais dans l'immédiat, il a surtout le vertige.

Temps.

Sabine. Il va juste mourir là comme un con.

Temps.

Julien. Cédric se demande s'il n'est pas en train de rétrécir :

Cédric. Je m'étirole.

Cécile. Il pense :

Cédric. Ça va passer par Divine. C'est elle que je vais donner. *Temps.* L'offrir en sacrifice au monde. *Temps.* Pour que le monde change.

Julien. Il corrige :

Cédric. Pour faire avancer deux trois trucs

Julien. - (il est comme ça, Cédric : réaliste.)

Cédric. Ça passera par elle. Bien sûr ! C'est ça, le projet : Sacrifier Divine. « Je vais te jeter par la fenêtre, ma folle.

Julien. Il n'est pas folle, Cédric. Pas folle du tout.

Cédric. Et peut-être qu'à la fin, tu parviendras à voler dans le ciel syrien. Rejoindre les autres flocons ! Et fondre ! Fondre, toi aussi ! Fondre parmi les tiens. »

*

19.

Quelle part entre la mansarde dans le Livre et Saint-Etienne, la salle de répétitions, 2016.

Divine. Aussitôt qu'elle voyait Notre-Dame dans l'encadrement de sa porte -

Cécile. Divine bandait, et c'était très nouveau pour elle, cette vigueur.

Elle se souvint d'un jour où elle avait surpris Notre-Dame en train de laver une tasse, ça l'avait tellement émue (elle qui lavait toujours les tasses)

Mignon. - C'est pas vrai !

Divine. Dit Mignon.

Mignon. J'l'ai fait plein d'fois !

Divine. Toi, t'es plus là, toi !

Cécile. Mais revenons à la mue de Divine : lorsque Notre-Dame se mit à faire couler l'eau

Divine. - Divine sentit en elle le mâle revenir,

Cécile. - et ce mâle n'était pas Cédric comme vous pourriez le subodorer, mais quelqu'un de plus terrible encore, un Arès, c'était peut-être même Zeus en personne, avec son foudre, et c'est bien sous le signe du guerrier qu'elle se vécut,

et l'envie de prendre Notre-Dame par derrière, et de la faire gémir au-dessus des assiettes comme d'autres l'avait fait gémir, oh ! Comme elle se sentait puissant ! Elle n'eut pas le temps de penser :

Divine. Je vais le faire !

Cécile. - elle le fait ! Elle a déjà les mains sur les couilles du gamin

Notre-Dame. - qui ne s'y attendait pas tellement,

Cécile. - et d'y penser, pardonnez, me donne à moi aussi envie de durcir, même si je n'ai pas, jamais, assisté à de telles scènes,

allez-y, vous aussi, faites-vous plaisir, nous vous distribuerons des petits mouchoirs à la sortie, fermez les yeux si vous êtes honteux, mais ne boudez pas votre plaisir je vous en prie, les images ne sont pas là pour être jolies, et sans doute êtes-vous même coutumiers de cette scène qui est, somme toute, d'un érotisme ménager très conventionnel, et peut-être avez-vous vous aussi aménagé votre cuisine en ayant en tête de tels projets, je vous le souhaite, mais cette scène ne fut pas vécue par Divine comme un jeu érotique, une mauvaise blague, ou comme une envie de plus qu'elle avait de baiser, d'ailleurs, elle-même, parfois, saturait :

Divine. TOUT CE CUL DANS MA VIE, C'EST TROP !

Cécile. Non. La vie avec Notre-Dame-des-Fleurs la transfigura. Elle prit un peu de poids. Elle devint le mac à Sa Danny. Elle appelait Notre-Dame « *Danny* ». Elle commença même à parler argot. Une fois qu'ils étaient en bagnole tous les deux –

Notre-Dame. - ils avaient chouré une bagnole

Cécile. - elle s'était mise à insulter les autres conducteurs :

Divine. Golmont ! Blaireau ! C'est qui ce gros blaireau ?

Cécile. Elle klaxonnait :

Notre-Dame. Gros blaireau !

Cécile. Elle en pouvait plus. Ça lui sortait tout seul avec des doigts.

Notre-Dame. Elle fit même un peu de trafic.

Cécile. C'est elle qui veillait sur la coke dans les chiottes. Elle qui parlait trop

Notre-Dame. - *un vrai petit moulin à paroles !*

Cécile. - devint taiseuse. Elle fumait mystérieusement une grosse cigarette électronique dans l'appart. Elle jouait à des jeux vidéo. Elle pétait. Ça lui allait vraiment pas du tout.

Temps pendant lequel Divine s'essaie.

L'entreprise, à défaut d'être heureuse, était touchante.

Temps pendant lequel Divine s'essaie avec succès.

Parfois, ça coïncidait, et la Divine forçait le respect avec sa dégaine, ce qui sema l'émoi parmi toutes les tantes.

Divine. L'indifférence, ça qu'elle avait essayé de prendre. Et, parfois, elle était violente, glaciale dans l'appart.

Notre-Dame, mi-frappe, mi-môme, fut le moment de bascule dans sa vie. Elle qui savait déjà pas tellement où elle en était, ça ne lui rendit pas la vie tellement plus facile. Elle continua ainsi dans la vie, plus branlante que jamais. Mi-homme. Mi-femme. Mi-pute. Incertaine.

Divine

*C'est un amour troublant
T'aimer si simplement
Ça nous a pris du temps
T'aimer sans toutes mes simagrées
De vieille tante*

*C'est un amour gênant
De voir qu'avec le temps
Je mens bien mieux qu'avant
Et tu fais bien semblant
D'aimer
Mon cœur
Noir
De prendre ma bouche qui ment tellement
Ma méchante bouche mon nez si long
Mon sexe si faible mon dieu
Que ne suis-je mieux ?*

*C'est un amour dément
De voir que je tiens tant
A nous même quand je mens
Que tu me tiens même quand je sais plus rien
De nous*

*

20.

*Quelle part entre le trottoir dans le Livre et Saint-Etienne, la salle de répétitions, 2016.
Les tantes.*

Gabriel. Quand les tantes virent Divine avec Gabriel, elles ne purent s'empêcher de faire des petits commentaires.

Castagnette. Des œillades.

Angela. Des jalousies :

Mimosa. Vous savez pas quoi ?

Les tantes. Quoi ?

Mimosa. Divine se tape un jeune !

Angela. Non ?!

Monique. Ah ! Ces jeunes !

La Ginette. Qui ? Qui ?

Gabriel. Gabriel. Un jeune soldat.

Angela. Ah ouais ?

La Ginette. Qui ? Qui ? T'as dit qui ?

Angela. Elle a pas honte !

Monique. T'as pas une clope ?

La Ginette. Elle trompe Notre-Dame ?!

Castagnette. « Eh quoi ?! Moi je dis qu'elle a l'droit ! » Dit Castagnette, qui était davantage une sœur qu'une tante.

Mimosa. Non mais Notre-Dame le sait pas.

La Ginette. Elle fait ça en loucedé ?!

Monique. C'est vraiment dégueu, ces clopes.

Angela. Elle se le garde.

Temps.

Mimosa. C'est qu'il y a un truc.

Temps.

Castagnette. « C'est qu'ça doit être important. » Dit Castagnette, qui savait lire dans les cœurs.

Mimosa. En tous les cas, ça s'voit. Elle rayonne. Elle a dans les yeux un éclat.

La Ginette. Tu trouves ?

Castagnette. Elle en avait bien besoin, la pauvre. Avec tout c'qu'elle prend.

Toutes. C'est vrai qu'elle s'est pris d'sacrées tôlees.

Monique. La pauvre ! La pauvre !

Mimosa. Elle a bien le droit d'être aimée (x3).

Monique. La pauvre ! La pauvre !

Angela. « Et puis, c'est pas fini. Elle va encore s'en prendre. » Dit Angela, qui était un peu voyante (elle lisait les lignes des pieds).

La Ginette. Et lui, il l'aime tu crois ?

Gabriel. Oui. Il l'aime.

Divine. Tu crois ?

Mimosa. C'est trop beau.

Angela. Ça va mal se finir.

Gabriel. Il va mourir à la guerre.

Castagnette. Ça s'finit toujours mal.

La Ginette. Ça s'peut pas, un amour si pur, ça s'peut pas.

Gabriel. Et ça leur donna envie, aux Mimosas I, II, III, IV, d'en vivre aussi un putain d'amour comme ça.

La Ginette. Un amour qui vous élève.

Castagnette. Et vous apaise.

Gabriel. Et vous donne envie de faire n'importe quoi. Des trucs de ouf. Aller à la guerre, par exemple.

Angela. Et toutes les tantes crièrent à leur amour :

Toutes. Comme tu me manques !!!

Gabriel. Car toutes elles avaient quelque part au fond de leur vie, dans une petite boîte, au détour d'une nuit, un amour venu puis parti, ou qui allait surgir au coin de la rue, c'était sûr :

Castagnette. Y a pas d'raison !

Monique. Je suis encore bien faite !

Angela. Ça arrivera.

Mimosa. Comme je vieillis !

La Ginette. Et si que je meurs avant ?

Monique. Va-t-il venir ?

Mimosa. Viendras-tu ?

Toutes. Viendras-tu ?

La tombe de Gabriel.

Divine. Divine est sur la tombe de Gabriel. Elle fume des Craven. Elle songe à son amour : « Mon ange. Gaby. Gaby mon ange. Gabriel. *Oh Gaby !* »

La mansarde dans le Livre, Saint-Etienne, la salle de répétitions, 2016.

Divine. (p.148) Assieds-toi ! *Temps.* Tu veux boire quelque chose ?

Gabriel. C'est lumineux !

Temps.

Divine. Tu trouves ? C'est parce que tout est ouvert !

Ils rient.

Divine. « *Une nuit, l'Archange devint faune* » (p.150). Divine était allongée dans le lit. C'était une nuit de grande chaleur.

Gabriel. « Tu sens le sel. »

Cécile. Dit Gabriel.

Gabriel. « Tu sens les écailles et le poisson ! »

Cécile. Et il rit, et ça lui donna envie de la pénétrer cette odeur de marée, faut dire, Divine avait forcé sur le parfum juste avant son arrivée, passé sur sa queue, ses mains, ses pieds, une crème, et mis un peu de son urine dans le café de Gabriel, et cette odeur de chais pas trop quoi, donc, marée, sueur, sous-bois, lui donna envie de l'aimer. *Temps.* Et Divine n'avait jamais porté le bonheur aussi haut, elle faisait des vagues :

Divine. Oh ! Gaby !

Cécile. Et Gabriel avait acquis une telle maîtrise pendant ses perms, il bougeait en elle, à peine, et en elle se tendait, et se gonflait, et comme cela était doux ! Et Divine se sentit partir :

Divine. Pourvu que Dany n'entre pas à ce moment là dans la maison !

Gabriel. « Vite ! Embrasse-moi ! », et au moment où il allait l'embrasser, il hennit.

Et Divine, croyez-moi ou pas, avait un peu de mousse sur le sexe, et des violettes entre les doigts.

Quelque part au cimetière.

Divine. Et Divine chiale, chiale, chiale sur la tombe de Gaby en fumant des Craven, car dans les livres ces amours là ne s'abîment pas - « Never ! » et la musique tourne, tourne dans la tête, dans le cimetière, dans le salon, et Divine serre, serre, serre Gaby de toutes ses forces dans un slow, parce qu'elle l'aime putain, elle l'aime comme elle a jamais aimé quelqu'un, et Gaby l'aime aussi :

Gabriel. « Je l'aime, cette vieille ! »

Divine. - et ça lui donne de la force pour aller mourir à la guerre. Divine vide une boîte de kleenex.

Sabine. Et sur une autre tombe, un peu plus loin, y a Ernestine qui vide une boîte de kleenex, elle aussi, elle s'entraîne au cas où son fils Lou viendrait à mourir enfin.

Arthur. « Tu sais, Divine. J'ai appris pour Gabriel. Et si tu veux, je veux bien aller fumer des Craven sur sa tombe avec toi. » Dit Jimmy, dont on entend parler une seule fois dans le roman (p.151).

Plus tard.

Cédric/Divine. « Je suis fatiguée. Fatiguée. Fatiguée, moi. » Dit Divine. « Un gros coup d'barre. » Et sur la tombe de Gaby, elle s'endormit.

*

21.

Saint-Etienne, l'appartement 2016.

Dialogue entre Cédric et Julien, 5.

Dans la nuit.

Cédric. Julien ?

Julien. Quoi ?!

Cédric. Y a encore des truc que je comprends pas, Julien.

Julien. C'est normal, Cédric. Dors. Dors. Dors.

Dialogue entre Cédric et Julien, 6.

Plus tard, dans la nuit.

Cédric. Julien ?

Julien. Quoi ?

Cédric. Ils jettent quand même des PD des toits.

Julien. Qui ?

Cédric. Ben les syriens.

Julien. Non c'est pas les syriens c'est l'EI.

Cédric. Ah.

Cédric. Julien ?

Julien. Serre-moi. Je t'aime, Cédric.

Cédric. T'aimes quoi ?

Julien. Tout. Je t'aime comme tu es. J'aime tout. *Il rit.* J'aime ta tâche sur le mollet.

Cédric. C'est vrai ? *Temps.* Elle ne te fait pas un peu penser à Gorgui, ma tâche ?

Julien, *(il sourit).* Un peu.

Cédric. Tu crois que j'ai un peu de Gorgui en moi ?

Julien. Huumm !

Cédric. Quoi, « huumm » ?

Julien. Elle a goût de café !

Dialogue entre Cédric et Julien, 7.

Plus tard, dans la nuit.

Cédric. Julien ?

Julien. Quoi ?

Cédric. J'ai peur qu'on soit en train de faire un truc.

Julien. Quoi ?

Cédric. J'ai peur qu'on reste « tributaires d'un univers discursif qui érotise la différence ethnoraciale et de classe en la mettant à distance. »

Julien. Hum.

Cédric. Julien ?

Julien. Mais non.

Cédric. Julien !

Julien. Quoi ?!

Cédric. J'ai peur qu'il n'y ait dans notre spectacle des relents d'orientalisme.

Julien. ...

Cédric. Quand Cécile fait sa danse des bananes là.

Julien. Mais non. C'est drôle.

Cédric. C'est pas drôle du tout. C'est dangereux.

Julien. T'as raison. On va faire attention.

Cédric. Je rigole pas.

Julien. Moi non plus, Cédric.

Cédric. Y a pas de quoi rire.

Julien. Non. Y a pas de quoi rire. On va couper la scène de Cécile avec les bananes.

Dialogue entre Cédric et Julien, 8.

Plus tard, dans la nuit.

Cédric. Julien ?

Julien. Quoi ?!

Cédric. Y a un truc dont on n'a pas parlé.

Julien. Quoi ?

Cédric. La fusillade d'Orlando.

Julien. Oui. On va en parler. Promis.

Dialogue entre Cédric et Julien, 9.

Plus tard, dans la nuit.

Cédric. Julien ?

Julien. Quoi ?

Cédric. Ça va être quoi l'effet politique de notre projet ?

Temps.

Julien. On peut pas présager, Cédric. Les œuvres, c'est aussi l'usage que les gens en font.

Temps.

Cédric. Et si les gens en font un mauvais usage ?

Julien. Tant pis.

Cédric. On sert à rien ?

Dialogue entre Cédric et Julien, 10. Dans l'éternité.

Cédric. Julien ?

Arthur. Julien a peur avec toutes les questions de Cédric. Il a peur non pas de ces questions mais que ces questions ne le pulvérisent sous la douche.

Julien. Déjà que Cédric n'a jamais bien su qui il était.

Arthur. Il a peur que ces questions ne le réduisent à rien. Il a peur que Cédric s'étrangle de honte avec le truc de la douche d'être ce qu'il est. Il crie :

Julien. ÇA VA, CEDRIC ?!

Arthur. Il a peur de le voir mourir, Cédric. La représentation de sa mort, étranglé là, dans la douche, le fait frissonner.

Julien. En même temps, il se dit : « Ça serait une belle image pour la mise en scène. Cédric pendu à son tuyau de douche. Cédric va bien sacrifier Divine. Il pourrait bien sacrifier Cédric. Ça se tient. D'un côté, le fait divers. De l'autre, le fait tragique. Ça lui convient.

ÇA VA, CEDRIC ?! »

Long temps.

Cédric. Julien ? J'ai peur de ce que je fais de ma liberté.

*

22.

Quelque part entre chez le vieux Fifi, Lyon, 2090 et chez le vieux dans le Livre.

Le vieux Fifi. - c'est quoi ton prénom, toi ? Notre-Dame ? Et tu fais quoi dans la vie ? Tu vends ton cul ? Ok. Ok. *Temps.* Ça te fait quoi de vendre ton cul à un vieux comme moi ? J'aurais bien aimé trouver un vieux comme moi sur internet mais les vieux, ils vendent pas leur cul. Y a que des jeunes. Ça m'aurait mis plus à l'aise. Tu crois qu'il vaut plus rien le cul des vieux ?

Je pleure pas. J'ai vieilli pendant cette pièce, gamin.

En 2020, c'était cool tu vois. On dit ça d'un début de siècle. On dit : « les choses bougent ». *Temps*. On faisait la fête avec *les Garçons Sauvages* dans des apparts à Lyon. On sortait en bande avec les copines. Les copains. Y avait de tout. Des hétéros. Des fiottes. Des camionneuses. On était même devenus presque mainstream tu vois. On traversait la gare. On volait gare de Lyon. On était comme une traînée de lumière dans la ville. Et même les séropos. Ils passaient avec leurs aiguilles pleines de paillettes. Et si on se faisait tabasser, eh bien, le lendemain, on ressortait. On avait la tête haute. Et la queue aussi ! *Il rit*. Les assos, on savait ce qu'on leur devait. *Il rêve*. Tu vois, quelque chose était en train de changer. Ça se sentait. Comme si la terre elle-même était PD. Ça tremblait sous nos mains. Sous nos pieds. La terre, un cul qui se soulevait. Et nous portait haut. On gobait les étoiles. On écoutait Vanessa Paradis. Sting. Mylène Farmer. Des trucs mainstream. Et on avait le droit de rêver, nous aussi.

Et puis, ça a commencé à vriller entre nous. Y a eu la guerre des PD. Un truc vraiment nul. On s'est mis à s'embrouiller entre nous. *Il boit un shot de rhum*. Y avait les PD frontistes et rangés. *Il boit un autre shot de rhum*. Y avait des PD qu'aimaient pas les tafioles. Et les tafioles qu'aimaient pas les PD. Et les vieux PD pédophiles (dans les Vosges). *Il boit un shot de rhum*. Et les PD qu'aimaient pas les PD étrangers. Et ceux qu'aimaient les PD venus du Caucase. Et ceux qu'aimaient pas les trans. Et les trans ont commencé à vivre entre elles. A se retrancher. On a fait des murs dans nos cœurs et des meurtrières pour tirer. *Il boit un shot de rhum*. Et je dis pas forcément *no border*. Faut bien des frontières pour déborder. *Il boit un dernier shot de rhum*. Ça a commencé à puer de partout. Un truc vraiment pas cool est venu.

Et toi, t'es là. T'arrives là. Avec ta gueule de Notre-Dame réincarné. Et tu me vends ton troudeuc. Pourquoi ?

Arthur. Ben pour faire une expérience. Un truc cool.

Le vieux. Ok.

Arthur. Pour savoir c'que j'vau. Et c'que ça m'fait.

Le vieux. Ok. Ok. Ok.

Arthur. Et puis j'aime bien. C'est un service que j'te rends. Et j'aime bien être avec toi tu comprends. Et puis ça m'fait un peu d'argent. J'aime bien quand tu m'racontes tes vieilles histoires de PD mort du SIDA.

Le vieux. C'est vrai ?

Arthur l'embrasse.

Le vieux (gêné). Tu veux faire quoi ? Tu veux qu'on se regarde un film ?

Arthur l'embrasse.

Le vieux. Arthur ? C'est Arthur ton nom dans la vraie vie c'est ça ?

Arthur l'embrasse.

Le vieux. Embrasse-moi.

Notre-Dame l'étrangle.

Le vieux. Embrasse-moi.
Notre-Dame l'étrangle.
Le vieux. Embrasse-moi.

Plus tard, Arthur, avec un keuf.

Arthur. Regarde ! J'ai pris une photo d'un vieux qu'j'ai tué ! *Il rit.* Tu veux voir la photo ? Mais non j'rigole. C'est pour de faux. C'est une mise en scène. C'est pour un projet. J'déconne. J'déconne. J'déconne.

*

23.

Quelque part entre la mansarde dans le Livre et 2016.

Cédric. Dans le Livre, Divine était morte de phtisie. *Temps.* « Et sa Divine à lui ? De quoi pouvait-elle bien mourir ? » Il voulait lui aussi lui donner une fin. Et, la faisant mourir, se faire crever lui-même. Et comme il s'aimait un peu, il voulait lui donner une belle mort.

Mimosa. Divine fut tirée de son lit par le jour naissant.

Castagnette. Elle savait qu'elle avait ce jour-là deux visites d'importance. Et l'une comme l'autre ne lui firent pas grand plaisir :

Divine. « J'veux pas. Qu'c'est trop tôt. Pas maintenant. »

Castagnette. - furent les maigres mots qui crépitèrent dans son cerveau. Elle voulut crier :

Divine. « Non ! Pas vous ! »

Castagnette. Mais sa bouche n'arrivait pas à s'ouvrir.

Angela. Tout était collé.

Mimosa. Divine commençait à se boucher elle-même.

Castagnette. Elle pensa à ce moment-là qu'elle allait mourir étouffée par les mots qui n'avaient pas voulu sortir.

Angela. Et de l'autre côté, par sa merde qui était restée bloquée :

Divine. « Ça fait huit jours ! »

Mimosa. Divine se dit qu'elle allait mourir bien remplie.

Angela. Pleine.

Castagnette. Pleine de toute la merde et l'or - car pour elle, les mots étaient de l'or, qui n'étaient pas sortis.

Mimosa. Elle se représenta une sorte de cocktail explosif interne, gloubi-boulga de sang, de mots, de cœur, de merde

Angela. - et cela la fit péter :

Divine. Ah ! Ça libère !

Mimosa. Elle dit :

Divine. C'est pas pour tout d'suite !

Mimosa. Et (page 369) :

Divine. *J'ai entendu les anges péter au plafond !*

Mimosa. Ce qui était, pour elle, l'annonce d'un répit.

Ernestine. « Alléluia ! »

Mimosa. Dit quelqu'un. Et c'était sa mère.

Divine, quand elle vit sa mère se dit :

Divine. Oh non ! Pas ma mère !

Mimosa. C'est par un autre visage qu'elle voulait mourir.

Castagnette. Elle se concentra.

Angela. Elle fit un petit effort et péta encore.

Ernestine. « Alléluia ! »

Alberto. Et l'image d'Alberto lui vint.

Castagnette. C'était une image facile.

Angela. Toute prête.

Mimosa. Un peu usée par les nombreux visionnages, mais n'empêche, c'était l'image parfaite. Il était derrière elle. Posé. Eternel. Et Divine sut que c'était un ange déchu :

Divine. « Mon ange. L'ange Alberto. »

Mimosa. Et elle voulut lui caresser toutes les ailes.

Castagnette. Et le sexe qu'il avait si beau

Alberto. - même si un tout petit peu plus petit que celui de l'Alberto du Livre.

Mimosa. Mais elle n'avait plus les gestes pour caresser.

Angela. De dépit, elle repéta.

Ernestine. « Alleluia ! »

Angela. Dit sa mère. Qui s'imaginait qu'elle s'élevait à chaque fois que sa fille péta.

Castagnette. Et hop.

Ernestine. C'est toujours ça d'pris. A mon âge. Surtout quand on n'a rien pris. Il faut vite prendre.

Castagnette. D'ailleurs, Ernestine avait déjà commencé à se servir dans l'appart. Elle avait trié dans un sac les robes qu'elle trouvait belles :

Ernestine. Ça oui, ça bof, ça pour mes pauvres.

Elle bloque sur un bouquet de fleurs séchées.

Ernestine. C'est quoi, ces merdes ?

Et met tout à la poubelle :

Ernestine. Ça pue là-d'dans !

Elle ouvre le frigo :

Ernestine. Ça pue ! Ça pue !

Elle lave tout. Fait briller. Lave les mains de sa fille :

Ernestine. J'aime bien.

Je vais tout t'enlever aujourd'hui. Tout. Tout. Tu vas être bien douce, ma fille.

Ernestine tranche le sexe de Divine.

Ernestine. Tu vois. Y a plus rien. C'est doux. Y a plus rien.

Castagnette. Divine tourna son visage vers sa mère :

Divine. Je t'accepte.

Castagnette. Puis un :

Divine. « Manman ! Manman ! Manman ! »

Castagnette. - sortit du tréfonds du ventre

Mimosa. - et ça la fit pleurer. Elle qui s'était quand même toujours tenue dans l'ensemble : « *une femme élégante* » avait même dit un jour d'elle Mignon

- et le souvenir de Mignon aussitôt la fit pleurer. Car il lui manquait tant :

Divine. « Tant ! Tant ! »

Mimosa. Tous lui manquaient. Et les tantes aussi.

Castagnette. Et même Solange la petite Pythie.

Mimosa. Et c'était sa mère et la mort qu'étaient là !

Ernestine. Après tout, Ernestine l'avait fait naître. Normal qu'elle la fit mourir.

Divine. « Tant mieux ! J'en peux plus ! »

Mimosa. Cria Divine. L'euthanasie commençait à lui faire sérieusement envie.

Divine. « Un bon cachet puis hop fini ! »

Ernestine. Mais il fallait qu'elle se traîne. Qu'elle dure son agonie. Qu'elle s'étire.

Castagnette. Et tant pis pour vous. C'est long, la mort.

Ernestine. On se fait chier.

Castagnette. On a mal.

Ernestine. Et on se fait chier.

Divine. En plus, elle avait plus rien à dire.

Ernestine. « Tant mieux ! » pensez-vous. Et moi aussi.

Divine. Mais n'empêche. Ça venait pas.

Elle se dit : « Je vais fixer un point sur le mur. »

Notre-Dame. Et c'était la photo de Notre-Dame :

Divine. « Oh non. Je ne veux pas mourir avec lui. »

Notre-Dame. Mais c'est avec sa trogne qu'elle partit. *Temps.* Elle partit avec le visage de l'horreur.

Castagnette. On crut qu'elle partit.

Ernestine. « Allez ! »

Angela. Mais non. Elle péta.

Ernestine. « Alléluia ! »

Gabriel. Puis, l'ange Gabriel lui tendit une main qu'elle ne vit pas. Mais aussitôt, elle sut qu'elle avait raté quelque chose d'important. Ce genre de choses, on le sent. Elle pensa :

Divine. « Même mon rendez-vous avec la mort, je le foire. Je les foire tous, mes rendez-vous ! »

Angela. Et je vous laisse imaginer quel effet dans son ventre lui fit le mot *foirer*. Ça la fit chier d'avoir un tel pouvoir. Et là encore, bonjour les dégâts. Le matelas était humide. Trempé. Une marre.

Ernestine. « Ça va être encore long ? »

Mimosa. Dit Ernestine.

Castagnette. Ernestine était sacrément prête.

Ernestine. « Depuis longtemps ! »

Mimosa. Elle s'était mise à croire en Dieu pour l'occasion.

Ernestine. Elle avait même tendrement passé la main dans les cheveux de son enfant : « Mon enfant ! » Et en elle-même : « Enfin ! » Au plus profond : « Bon débarras ! » Et encore plus loin : « Quel vide ça va faire ! »

Divine. « A boire ! »

Ernestine. « Non ! » - Ernestine était tiraillée entre deux mouvements : abrégé les douleurs de son fils

Castagnette. - et en même temps, les vôtres

Ernestine. (« Abrège. Abrège. Abrège. ») mais quand même, elle avait pas eu beaucoup de moments dans la pièce. Ni dans la vie. Elle se résolut à un court moment d'intensité.

Elle voulut entonner quelque chose. *Temps.* Ça venait pas. Elle essaya de se souvenir de ce qu'elle chantait à Lou enfant.

Mais elle lui chantait rien. Elle le laissait s'effrayer tout seul dans sa chambre. Avec ses grands cris. Et sa peur du noir. Et elle avait envie de l'étouffer : « Je m'en souviens bien d'ça. Tes cris. » Et les cris revenus de son fils la firent pleurer. Elle pleura un bon coup. Ça sortit. Tout sortit d'elle. Une fontaine ! Ernestine était une femme fontaine. Elle le découvrit ce soir-là. En pleurant de partout. Fontaine qu'elle était. Fontaine. Fontaine. *Temps.* « Ça fait du bien de jouir comme ça ! »

Divine meurt.

Castagnette. Elle se sentit libre, elle aussi. Elle était contente !

Ernestine. Contente ! Contente !

Mignon. Et comme la joie la rendait belle.

Ernestine et les tantes.

Bye bye (x4)

Laisse-moi avec mes souvenirs lorsqu'on dansait tout à l'heure, toi et moi

Nous étions si près de Gorgui le Noir

Qui lui aussi dansait avec Notre-Dame

Qui dansait avec Mimosa III

*En pensant à la barbe drue de Monique
Qui a le ventre blanc, et que j'aime, et qui m'a trahie
En dansant avec Gabriel
Qui dansait avec le diable, et deux-trois copains morts dans les années 80*

*Emporte un peu de moi, puis un peu
d'eux ! Un peu des PD, des tafioles*

Bye bye (x4)

Cédric. *Mimosa enlève sa perruque. Bye bye.*

Julien. *Sabine traîne dans un coin. Bye bye. Cécile se dit :*

Cécile. *Je l'ai en moi, Gorgui.*

Julien. *Bye bye, Cécile.*

Cédric. *« Je vous ai tous en moi. Tous. Tous. Tous. » Bye bye, les amies !*

Cécile. *Et maintenant, il va falloir sortir. Et voir ces types de Civitas. Ceux qui disent :*

Julien. *« Les anus sont faits pour faire des étrons. »*

Cécile. *Bye bye. Bye bye, Civitas. Bye bye, Philippe Cochet.*

Julien. *Julien pense à la phrase du député UMP Philippe Cochet, le 18 avril 2013 au sujet du mariage pour tous, en France :*

Sabine. *« Vous êtes en train d'assassiner des enfants ! »*

Julien. *Bye bye, Philippe Cochet !*

Monique. *Les étrons sortent parfois par la bouche !*

Cédric. *Pense Monique. Et peut-être ça lui plaît. Chacun ses goûts. Bye bye, Monique.*

Julien. *Julien pense aux enfants qu'il n'a pas. C'est Cédric qu'en veut pas.*

Sabine. *Sabine pense à son amant.*

Matthieu. *Matthieu pense que le beat, c'est important.*

Benjamin. *Benjamin pense que la bite, c'est important. Il rit.*

Julien. *Cédric trouve ça hyper facile. Bye bye, Cédric !*

Arthur. *Arthur traîne un peu : « J'ai pas très envie d'partir. »*

Cédric. *« Va-t'en. Je vais pleurer sinon. » Bye bye, Divine.*

Tous. *Bye bye. Bye bye. Bye bye. Bye bye.*

Cédric. *« Et moi aussi, je suis content que cette histoire se termine. » Pensa Cédric. Car à la vérité, même s'il n'avait toujours rien compris à l'œuvre de Genet, ni même au monde, ni à lui-même encore moins, ça l'avait quand même libéré de deux-trois trucs, ce projet. Et il pensa : « Merci, les copains. » Mais les copains sont partis, déjà. Ils téléphonent à leurs enfants. Ils ont tous des vies pleines d'enfants. « Putain. » Cédric se sent un peu con : « Je pourrais peut-être avoir un enfant ? » Il rit : « C'est quoi cette pensée con ? » Il rit. Il se dit surtout qu'il allait lui falloir à lui aussi faire le deuil de Divine. Et ça n'allait pas être facile. Il lut les dernières informations du monde. C'était glaçant.*

La Grange aux vachers-Alloue, mars-novembre 2016.